

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

La librairie
GALLIMARD
3700
boul. Saint-Laurent
Montréal
514.499.2012
LITTÉRATURES
LIVRES D'ART
LIVRES DE
VOYAGE
DICTIONNAIRES
DU MONDE ENTIER
LIBRAIRIE
JEUNESSE
7 JOURS/SEMAINE DE 9H. À 22H.

Montréal, samedi 28 avril 1990

La bibliothèque vivante de Guy Sorman

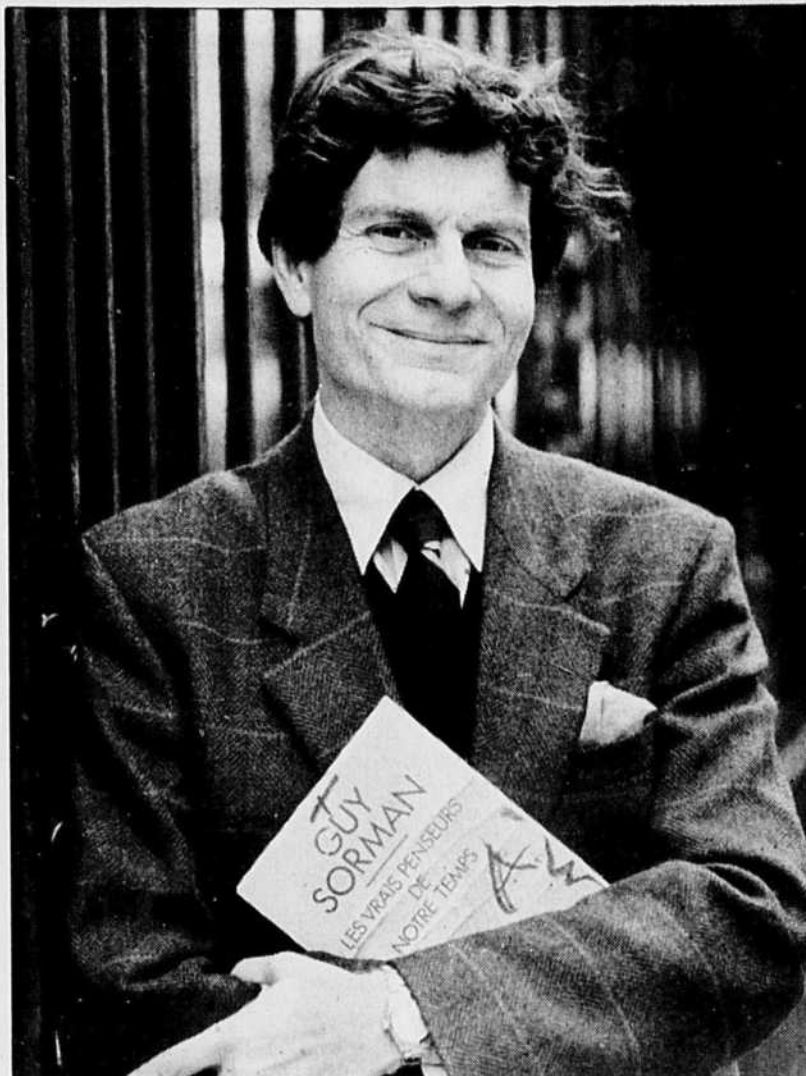
JOCELYN COULON

Dans la constellation des essayistes français qui déversent chaque année une production littéraire toujours inégale, Guy Sorman fait figure de marginal... à cause de son immense succès.

Ses quatre premiers livres se sont vendus à plusieurs millions d'exemplaires à travers le monde et le dernier, *Les vrais penseurs de notre temps*, s'est maintenu presque trois mois sur la liste des best-sellers au Québec et plus longtemps encore en France. Le bouquin a même été publié simultanément dans plusieurs langues, honneur rare pour un écrivain.

Disciple des penseurs ultra-libéraux, mais sachant faire les nuances qui s'imposent pour qu'une société demeure généreuse, Guy Sorman vient de signer un cinquième livre où il renouvelle son plaidoyer pour l'individualisme, la propriété privée et la liberté de pensée. *Les vrais penseurs de notre temps* est une fascinante galerie de 28 portraits des plus grands savants vivants d'aujourd'hui et un hymne aux valeurs que défend l'auteur.

« J'ai privilégié des penseurs qui ne sont pas nécessairement connus du grand public mais dont les travaux ont une très grande influence sur la recherche dans leur domaine ou auprès des élites



Guy Sorman

PHOTO JACQUES NADEAU

politiques, économiques ou culturelles », dit-il lors d'une entrevue. Dans cette « bibliothèque vivante », comme l'auteur appelle son livre, seul l'astrophysicien Carl Sagan est une vedette facilement identifiable.

Pendant deux ans, Guy Sorman, économiste et journaliste, a parcouru le monde pour rencontrer ces hommes — il n'y a aucune femme et il s'en explique — qui ont tous en commun d'être des révolutionnaires de l'esprit,

« des hommes de rupture qui transgressent les normes antérieures de leur discipline et aussi leurs frontières. Ce sont des constructeurs de système qui s'opposent souvent violemment mais qui font bouger les idées reçues ».

S'il n'y a pas de femmes dans l'univers de Sorman, c'est que les plus intéressantes — Simone de Beauvoir, Hannah Arendt et Margaret Mead — sont mortes et que les autres sont confinées dans des disciplines qu'il a exclu de son livre. « Si j'avais parlé de littérature, les femmes seraient certainement majoritaires », dit-il.

Il souligne que c'est la définition de son champ d'investigation qui l'a conduit à exclure les femmes. « La pensée, comme je l'ai arbitrairement définie, est une activité intellectuelle d'un genre particulier. Elle exige de se concentrer pendant trente ans sur le même sujet sans être interrompu par des préoccupations domestiques et familiales », écrit-il dans sa préface. L'auteur ne désespère pas puisque les femmes sont de plus en plus actives en physique, en mathématique ou en économie.

Le petit dictionnaire biographique de Sorman s'ouvre naturellement par des portraits sur l'origine de l'Univers. On y rencontre Carl Sagan, Ilya Prigogine, René Thom, Stephen Gould, Edward Wilson et James Lovelock, le père de l'écologie, qui rappelle que « les écologistes ont le cœur bien placé, mais la tête mal faite. Ils se trompent de combat en s'attaquant aux troubles les plus superficiels de l'environnement ». Mes penseurs, souligne

Sorman, n'adhèrent pas toujours aux modes du jour.

Suivent ensuite des portraits de savants très connus comme Claude Lévi Strauss, Bruno Bettelheim, Edward Teller, Friedrich von Hayek, Karl Popper et Octavio Paz. D'autres le sont moins, mais la description qu'en donne Sorman nous incite à découvrir leurs œuvres. Prenez le biologiste japonais Motoo Kimura, par exemple, qui balance la théorie darwinienne de l'évolution pour proposer la sienne qui repose sur la chance, tout simplement. Ou l'agronome indien M. S. Swaminathan pour qui la carte de la famine coïncide avec celles des idéologies fausses, essentiellement marxistes. Ou encore l'économiste Murray Rothbard, qui qualifie l'État d'association d'individus ayant pour objectif d'exercer le monopole légal de la violence et surtout de l'extorsion de fonds.

En lisant ce bouquin on ne peut s'empêcher de sursauter aux propos prémonitoires de certains de ses savants. Ainsi, Bruno Bettelheim, qui a bouleversé la compréhension des relations entre parents et enfants, lance à l'auteur qu'il ferait mieux de venir voir tout de suite, car il allait bientôt mourir. Il se suicide un an plus tard. Et Milovan Djilas, l'éternel dissident yougoslave, qui prédit que les régimes communistes, qu'il fut le premier à analyser correctement, seront renversés par une révolution... qui a balayé l'Europe de l'Est l'automne dernier. Enfin, Youri Afanassiev, l'intellectuel russe membre du Parti communiste qui déclarait à l'auteur qu'il critiquait par désespoir devant l'immobi-

lisme de son parti. Il a claqué la porte il y a deux semaines.

Si la plupart des penseurs interrogés par notre globe-trotter exposent des idées fort complexes et sérieuses, leurs positions politiques sont souvent très controversées sinon complètement ridicules. Ainsi Carl Sagan qui veut donner le pouvoir aux savants alors que Friedrich von Hayek imagine un système de « Démarchie » où les électeurs ne pourraient voter qu'une fois dans leur vie. L'historien allemand Ernst Nolte, qui relativise les crimes nazis en les comparant aux crimes bolchéviques alors que le sociologue indien Ashis Nandy accuse le progrès occidental de tous les maux de son pays même si la révolution verte a sauvé l'Inde de la famine.

« Un grand penseur ou un grand intellectuel n'est pas nécessairement une lumière en politique. Il exprime même des opinions qui n'ont souvent aucun sens », dit Sorman qui croit cependant qu'elles méritent d'être analysées.

Au terme de cette fascinante aventure au cœur de la pensée moderne, Guy Sorman souligne que si la plupart de ces savants adhèrent à ses valeurs libérales, celles-ci sont loin d'avoir triomphé partout. « La résurgence de l'intégrisme politique et religieux dans le monde arabe, en Inde et en Russie et le rejet de la démocratie en Chine laissent prévoir des chocs culturels importants avec l'Occident. C'est le défi des prochaines années », conclut-il.

LES VRAIS PENSEURS DE NOTRE TEMPS
Guy Sorman
Fayard, Paris, 1990, 410 pages

L'histoire de Lou, comme un polar bien mené

FRANÇOISE LAFLEUR

Vue à travers le regard d'Irène Frain, *L'histoire de Lou* nous propulse aux confins du désert, celui de la solitude enfouie au fond de chaque être humain où même une grande amitié n'arrive pas à percer le secret.

Une histoire vraie décrite en toute simplicité, mais élaguée par l'auteur pour garder un minimum de fidélité à son style romanesque. Un récit qui se lit d'une traite, tel un polar bien mené. Un style sobre, dépouillé de tout artifice, cru et nu comme la réalité qui a parfois un sale visage.

Pour raconter l'histoire de Lou, qui est celle d'une amitié singulière entre deux êtres, Irène Frain utilise le « je » tout au long de son récit. Contrairement à l'effet habituel d'une narration à la première personne, le « je » demeure ici si discret qu'il ne sert qu'à projeter Lou au visage du lecteur. Par un jeu d'acrobatie littéraire parfaitement réussi, Irène Frain nous entraîne dans son aventure avec content de mésaventures. Tout comme elle, on accepte Lou. Avec ses absences et ses silences. On épie Lou. On l'observe. On s'y attache. Sans jamais vraiment la comprendre. Avec l'envie de mieux la connaître.

Tout comme l'auteur, le lecteur saura-t-il jamais qui est vraiment Lou? Jeune femme mystérieuse au masque trompe-l'œil, Lou opte pour le silence tout au long de sa vie, du moins

face à son amie Irène. Par pudeur, celle-ci n'extirpera jamais les confidences de Lou. Pourtant, Irène Frain ne cessera de se poser des questions sur la vie intime de cette femme américaine, étrange personnage. Peut-on réellement parler de roman autobiographique? On plonge plutôt dans un scénario de roman noir, fait divers énigmatique basé sur une histoire véridique.

« Je suis passionnée par les êtres en général et j'ai tendance à m'oublier dans la contemplation de quelqu'un pour tenter de le comprendre. Bien sûr, il m'arrive de me raconter oralement mais, dans mes écrits, j'ai une forme de pudeur. L'histoire qui m'était arrivée semblait tellement étrange que je me suis faite en quelque sorte voyeuse de l'histoire de Lou », explique Irène Frain au cours de l'interview où elle demeure réservée, discrète sur elle-même, secrète. Elle parle davantage de son personnage. Elle s'ouvre lorsqu'on lui parle des rouages de son métier d'écrivain.

L'amitié se trame ici sur fond de discrétion faite de tolérance. Au silence de Lou, Irène Frain répond par le silence. N'arrivant jamais à trouver les bonnes ré-

ponses aux questions suscitées par le comportement de Lou, Irène Frain multiplie les hypothèses, suggère des scénarios, laissant libre cours au lecteur de choisir le sien. Irène Frain n'est-elle pas une reine de l'imaginaire?

Tout en nous faisant partager son jeu de romancière de talent, elle se sert du lecteur comme un exutoire à son histoire lourde de faits accablants jamais révélés. Elle transpose le mystère de Lou dans l'imaginaire du lecteur, tel un exercice d'exorcisme. À mesure que l'on avance dans la lecture du récit, Lou nous hante, nous tient en haleine, nous suit et nous poursuit, tout comme ce fantôme échappé du passé d'Irène Frain n'a jamais cessé de la tourmenter.

Pourquoi et comment Lou a-t-elle soudainement débarqué dans la vie d'Irène Frain? Cela fait partie de l'énigme. « Si Dieu existe, il est pour moi romancier », constate Irène Frain en souriant. « Il passe son temps à me pousser. Il m'a poussée là où je devais aller, là où au départ je n'avais rien à faire et où, finalement, cette histoire est arrivée ». Le jour où Irène Frain a décidé de renouer avec son amie Lou et d'aller la retrouver à Philadelphie, elle était à dix mille lieues de se douter de ce qui l'attendait. « Il a fallu en convenir », dit-elle. « La réalité dépasse parfois l'imagination. La brutalité granitique de cette histoire réelle a été beaucoup plus imaginative que moi, romancière de métier ».

Pour Irène Frain, Bretonne passionnée de littérature, ce li-

vre est un tournant dans sa carrière. « Il m'a appris la vertu de la simplicité, de l'honnêteté, de la sobriété du style ». Force est de constater à la lecture de l'ouvrage que même le style utilisé

colle à la peau de Lou. Pour ceux et celles qui ne connaissent pas encore Irène Frain, son dernier livre leur donnera certes envie d'aller découvrir les précédents, beaucoup plus rocambolesques,

mais tout aussi talentueux, dont *Nabab* en 1982 (Prix des maisons de la presse) et *Secret de famille* en 1989 (Prix RTL Grand Public).



Irène Frain

PHOTO JACQUES GRENIER

le nouveau **DOMINIQUE LAPIERRE**
Plus grands que l'amour
ROBERT LAFFONT
DOMINIQUE LAPIERRE
Plus grands que l'amour
ROBERT LAFFONT

Les amants de ces dames: les rares bons...et les autres

LES AMANTS: LES BONS ET LES AUTRES
Shere Hite et Kate Collieran
Éditions Acropole, 1990, 250 pages.

MARIE LAURIER

Shere Hite n'est pas une inconnue sur le continent nord-américain pour avoir signé depuis quinze ans des rapports chocs et controversés sur la sexualité, celle des femmes, des hommes, des couples et des autres.

La recette ayant profité à tous égards, notamment aux plans de la notoriété et du portefeuille, voilà que cette historienne de 47 ans récidive et propose un quatrième livre traitant cette fois des amants de ces dames. Et bien entendu de leurs rapports amoureux.

Que nous apprend-elle sur les hommes que nous ne sachions déjà? Des petites, moyennes et insignifiantes choses qu'elle présente à l'enseigne du mouvement féministe, lequel à ses yeux n'a pas fait beaucoup de progrès depuis vingt ans. À lire les nombreux témoignages recueillis auprès des femmes sondées, il apparaît que non seulement l'émancipation féminine est une vue de l'esprit mais qu'elle est en ré-

gression, en chute libre si j'ose dire.

Cela tient sans doute aux personnes choisies pour cette enquête qui racontent unilatéralement leurs aventures, leur mariage raté, leurs liaisons, les détails d'ébats amoureux qu'elles voudraient tendres, virils, romantiques et tutti quanti. Et avec la corrosion du temps, du travail, des doubles et triples tâches qui continuent d'être le fief des super femmes, tout cela finit par tomber dans la plus grande banalité.

On croit lire le vade-mecum de midinettes encore à la recherche du prince charmant et l'on soupçonne l'auteur de privilégier ce genre de femmes qui ne semblent pas avoir conscience que

nous sommes en 1990. Ce qui plus est à une décennie du 21e siècle. Elles sont pourtant nombreuses celles qui ont vu naître et évoluer la condition féminine, sans toutefois avoir réalisé tout le progrès escompté, je le concède.

Utilisant les recettes propres à ce genre de démonstration, à savoir qu'il n'y a pas ou peu de bons amants, Shere Hite « enseigne » à ses lectrices — car on sait que ce sont les femmes qui lisent ce genre de livre — comment conduire une bonne querelle, quelle approche elle devrait avoir pour amadouer ou civiliser les hommes, comment contourner le problème du mariage: au mieux en restant célibataire et pour un peu de tendresse, en devenant lesbienne.

Les hommes fidèles, ou cruels selon Katherine Pancol, ne courent pas les rues et voilà que les femmes leur rendent la monnaie de la pièce en ressemblant, copies conformes, à ces messieurs.

Aussi éprouve-t-on un malaise constant à parcourir les jérémiades de ces dames qui se plaignent à peu près toutes de ne pas trouver auprès de leur conjoint la sécurité et l'amour qu'elles espéraient. Et l'amant n'est pas mieux que Shere Hite nous pré-

sente comme un être égoïste, sauvage, violent, un autre mari quoi! qui ne sait pas lui non plus combler les aspirations amoureuses et romantiques de ces dames.

À en croire l'enquêteuse américaine, toutes les femmes ou à tout le moins la plupart d'entre elles sont des mal aimées, des laissées pour compte qui feraient mieux de jeter leur dévolu ailleurs, par exemple dans des amitiés féminines, à défaut de trouver chez le sexe opposé un climat de confiance et de tendresse. L'homme décrit par ces dames n'a rien à peu près d'intéressant, lui qui n'a pas changé ni évolué au même rythme que les belles indépendantes qui ont trouvé dans le travail, l'argent, l'autonomie une raison d'être et plusieurs motifs de tourner le dos à des maris ou des amants en manque de toutes les qualités dont elles s'enveloppent volontiers.

Tout n'est cependant pas négatif dans ce livre et il a peut-être l'avantage de mettre en exergue des comportements inacceptables de la part des maris ou des amants, mais l'avalanche des confidences des femmes sur leur vie privée ou amoureuse est un genre qui devient monotone et répétitif à la longue. Car on peut soupçonner que l'exercice de Shere Hite se fonde sur une seule prémisse: que tous les hommes se valent et qu'aucun d'entre eux ne peut assurer ou assumer une liaison continue et convenable avec la femme du Nouvel âge.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	Tremblement de coeur	Denise Bombardier	Seuil (2)*
2	Fanfan	Alexandre Jardin	Flammarion (3)
3	À l'amami qui ne m'a pas sauvé la vie	Hervé Guibert	Gallimard (-)
4	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset (1)
5	L'immortalité	Milan Kundera	Gallimard (4)
6	Les Hommes cruels ne courent pas les rues	Katherine Pancol	Seuil (-)
7	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	F. Bourin (5)
8	L'Univers Gulliver	Lilli Gulliver	VLB (8)
9	La Petite Marchande de prose	Daniel Pennac	Gallimard (6)
10	Par action, par omission	P. D. James	Fayard (-)

Ouvrages généraux			
1	Dans l'oeil de l'aigle	J.-F. Lisée	Québec/Amérique (-)
2	Lettres à Sartre	Simone de Beauvoir	Gallimard (-)
3	Le Bazar	Daniel Latouche	Boréal (2)
4	Les Années Trudeau	Axworthy-Trudeau	Le Jour (1)
5	Journal de guerre	André Laurendeau	VLB (4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants: Montréal: Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc, Gallimard; Québec: Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi: Les Bouquinistes; Trois-Rivières: Clément Morin; Ottawa: Trillium; Sherbrooke: Les Librairies G.-G. Caza; Joliette: Villeneuve; Drummondville: Librairie française.
* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

LA VIE LITTÉRAIRE



Marie-Eva de Villers

GUY FERLAND

Les éditions Québec/Amérique honorées

La Chambre de commerce du Québec a décerné aux éditions Québec/Amérique le Mercure de l'innovation pour la publication du *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, de Marie-Eva de Villers, qui a été coédité par Larousse en 1989. Par ailleurs on apprend tardivement que l'Exposition internationale du design du livre tenue à Leipzig en 1989 a accordé une mention honorable aux éditions Québec/Amérique, à son directeur artistique, M. Emmanuel Blanc, et à l'imprimerie Gagné pour la qualité de l'ouvrage *Paroles de l'art*, de M. Normand Biron.

Prix littéraires

Les Prix M. Christie du livre pour la jeunesse ont été remis hier à Toronto. Ginette Anfousse a remporté la palme pour son récit *Rosalie s'en va-t-en guerre* publié par la Courte échelle. C'est Philippe Beha of Montreal pour *Mais que font les fées avec toutes ces dents?* qui a remporté le prix dans la catégorie illustration. Les deux Prix sont accompagnés de bourses de 7500 \$.

Les lauréats du Concours de nouvelles Belle-Gueule sont: Marc-André de Bellefeuille pour *Sainte Apolline*, Louise Dufour pour *Comment j'ai vaincu mon alcoolisme, ou comment maîtriser l'art de compter des pipes* et Pierre Krach pour *Le chien d'Évora*. Le jury était composé de Sylvie Arcouette, rédactrice, Sylvie Demers, adjointe à la rédaction au journal *Le Métropole*, Allen Côté et André Lemelin de la revue *Stop*.

Le Conseil des arts apporte deux changements aux prix du Gouverneur général dès cette année. Premièrement, on annoncera les noms des finalistes et les titres de leurs livres à la mi-novembre. Deuxièmement, le Conseil n'attachera plus les livres admissibles, mais demande plutôt aux éditeurs de soumettre les ouvra-



Ginette Anfousse

ges. Pour les prix de 1990, les livres publiés depuis le 1er décembre 1989 doivent parvenir au Conseil au plus tard le 30 septembre 1990.

Rencontres littéraires

Monique LaRue est l'invitée des Gens du livre ce mardi, 1er mai, au bistro Chez Babou, 3814, rue Saint-Denis, à 20 h. Monique LaRue a publié son premier roman en 1979, *La cohorte fictive* aux éditions de l'Étincelle (réédité en 1982 aux Herbes Rouges). En 1982, elle publie un deuxième roman, *Les faux fuyants* chez Québec/Amérique. Elle fait paraître en 1989 un troisième roman, *Copies conformes*, coédité par les éditions Lacombe à Montréal et Denoël à Paris. Enfin, toujours en 1989, elle signe avec Jean-François Chassay un essai, *Promenades littéraires dans Montréal*, publié par Québec/Amérique.

Dans le cadre de la 18e Rencontre québécoise internationale des écrivains, qui se tient jusqu'au 1er mai à Mont-Rolland, une soirée de lecture publique aura lieu à Montréal le lundi 30 avril, à la salle Saint-Sulpice de la Bibliothèque nationale du Québec, 1700, rue Saint-Denis. Les écrivains suivant liront des extraits de leur oeuvre au cours de cette soirée animée par Renée Hudon: Tahar Bekri, Guy Cloutier, Madeleine Gagnon, Louis Gauthier, Gilles Jouanard, Dyane Léger, Valère Novarina, Aysel Ozakin, Affonso Romano de Santana et Jean Royer. L'entrée est libre.

L'infatigable poète animant Janou Saint-Denis sera célébrée mercredi prochain à la Place aux poètes, qui se déroule à la Butte Saint-Jacques, 50, rue Saint-Jacques à compter de 21 h.

Tout ce qu'il faut savoir sur le Québec

LE QUÉBEC, UN PAYS, UNE CULTURE
Françoise Tétu de Labsade
Boréal, Montréal, 1989

YVES DUBÉ

On a fini de se sentir fiers uniquement parce que quelqu'un parle du Québec.

Maintenant, on exige que celui qui en parle en révèle des éléments exhaustifs, en donne une idée aussi exacte et précise que possible, en situe le rôle dans des paramètres aux limites indiscutables. On exige qu'il en parle bien et correctement, quoi! Celui qui en parle doit ajouter à nos connaissances s'il veut hausser nos motifs de fierté, ou bien il a intérêt à se taire. D'ailleurs, nous pouvons remarquer que beaucoup d'écrivains ont compris cette obligation ces dernières années et les livres sur le Québec fisonnent et se complètent les uns les autres, fournissant la preuve irréfutable que les Québécois n'ont rien à envier aux autres nations cultivées du globe. Ils ont un pays propre et partagent une culture personnelle, unique, dont les qualités font l'admiration de ceux qui en prennent conscience.

Françoise Tétu de Labsade, professeure à l'université Laval

depuis près d'un quart de siècle, a décidé de faire un bilan de tout ce qu'un honnête homme doit savoir au Québec, sur ce pays et sur sa culture. Ce n'était pas une mince tâche que de tout mettre en une seule publication quand on songe aux multiples incidences historiques, matérielles, économiques, sociales, politiques et culturelles dont on doit tenir compte. Évidemment, sa fréquentation de milliers d'étudiants et l'obligation de répondre à leur questionnement sont des facteurs qui ont dû jouer un rôle considérable dans l'élaboration de son projet. Mais elle n'a pas perdu de vue, pour autant, la curiosité et les besoins de tous ceux qui pouvaient être intéressés par le fruit de ses recherches et qui n'avaient pas nécessairement la chance d'aller l'entendre à l'université: la majorité des lecteurs québécois avides de mieux se connaître eux-mêmes et qui attendent des réponses de tous ceux dont c'est la vocation et la profession de le fournir.

Depuis un demi-siècle, les chercheurs se sont multipliés pour retrouver les valeurs passées et présentes de notre culture. Ils en ont choisi des facettes multiples, les ont montées en épingle, et c'est avec plaisir, intérêt et satisfaction que nous avons admiré les résultats de leurs travaux. Marius Barbeau, Carmen Roy, Luc Lacoursière,

Robert-Lionel Séguin, Jean-Claude Dupont, Normand Lafleur, Maurice Carrier, Robert Lahaise et tant d'autres ont commencé un inventaire dont les rapports sont consignés et prennent de plus en plus de place dans nos bibliothèques. Le CELAT de l'université Laval, depuis l'impulsion extraordinaire que le professeur Dupont lui a donné à ses débuts, nous fournit annuellement des dizaines de publications savantes qui nous permettent de constater la vitalité de la recherche. Il en va ainsi d'autres équipes de chercheurs, historiens, ethnographes, ethnologues et anthropologues de partout. Malheureusement, la plupart de ces livres ne sont connus que de quelques centaines de spécialistes et d'amateurs — et je note en passant que plusieurs d'entre eux n'ont même pas été acquis par nos bibliothèques scolaires ou publiques (dans lesquelles par contre vous pourriez trouver toutes les vomissures de Mme Françoise Sagan...)

Il a donc fallu à l'auteure tenir compte des états de la recherche dans ces différentes sciences et en faire un bilan qui puisse aider

tous les intéressés, non seulement à prendre conscience des éléments constitutifs de ce pays et de cette culture, mais surtout à continuer un travail qui risque bien de n'être jamais totalement achevé. Ce double but, je crois bien que Françoise Tétu de Labsade l'atteint amplement. Guidée par une foi positive inébranlable, l'auteure s'est lancée dans une recherche aussi polyvalente qu'utile, et cela grâce à une culture éclairée et totalement dépourvue de cet esprit hautain si haïssable chez certains savants, grâce aussi à une qualité d'écriture remarquable. En effet, le plaisir qu'on trouve à lire ce livre est dû à de nombreuses qualités de style dont les principales sont l'exactitude, la simplicité et la clarté.

Est-il nécessaire d'ajouter que cet ouvrage devient un outil de travail aussi utile aux étudiants et aux professeurs qu'aux fervents de notre histoire nationale, aussi irremplaçable sur les tablettes de nos bibliothèques que sur les bureaux des lecteurs qui veulent trouver une réponse rapide à toutes les questions concernant notre patrimoine autant matériel que culturel.

Petite collection

Les Éditions du Seuil célèbrent cette année les 10 ans de la collection prestigieuse Points romans, une collection de littérature en format de poche. À cette occasion, plusieurs romans importants viennent s'ajouter aux 375 titres déjà existants de la collection. On profite également de cette célébration pour offrir à tout acheteur éventuel de trois volumes dans la collection Points un exemplaire hors commerce de *Le Talisman*, un texte inédit de Bertrand Visage. Parmi les nouveautés, mentionnons: *Replay* de Ken Grimwood, *La preuve* d'Agota Kristof, *Tarabas* de Joseph Roth, *Les pays lointains* de Julien Green, *Les nouvelles confessions* de William Boyd, *Une enfance à l'eau bénite* de Denise Bombardier, *L'épopée du buveur d'eau* de John Irving, *La famille de Pascal Duarte* de Camilo José Cela et *Acid test* de Tom Wolf.

Les éditeurs québécois continuent de publier également des volumes en format poche. Chez BQ, les nouveautés sont: le *Dictionnaire des expressions québécoises*, revu et augmenté, par Pierre Desruisseaux, *Le servanent* de Germaine Guèvremont, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon et *Le grand voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard.

André Brochu
Dans les chances de l'air

Ce recueil nous révèle une oeuvre de maturité qui place André Brochu parmi nos meilleurs poètes.

166 p. — 14,95\$

l'Hexagone • Poésie



Éditions Paulines — Jeunesse

UNE RELÈVE DE QUALITÉ



LE PASSÉ EN PÉRIL
Johanne Massé

Pourquoi Marc Greg tient-il à accompagner Yana dans l'Irlande du XIXe siècle et à faire avec elle la traversée de l'Atlantique?



L'HÉRITAGE DE QADER
Philippe Gauthier


Télem hérite d'un anneau magique. Il ne tardera pas à découvrir que de puissants sorciers sont prêts à tout pour s'en emparer.



MONSIEUR BIZARRE
Francine Pelletier

Monsieur Bizarre est un magicien à la retraite. Mais, pour Raïfaële, le jeune magicien Mathieu est bien plus intrigant.

ÉDITIONS PAULINES 3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341



La pieuvre

ROBERT LAFFONT

Des faits étonnants, des révélations explosives, un cri d'alarme.

Journaliste d'investigation, auteur de
«Le Temps des assassins», consacré au terrorisme.

La pieuvre

LA MAFIA
LA
CONQUÊTE
DU MONDE
1945-1989

L le plaisir des livres

Un Prix Robert-Cliche aussitôt lu aussitôt oublié

LES LIÈVRES DE SAINT-GIRON
Jean Fontaine
Les Quinze
Montréal 1990, 207 pages



Michel LAURIN
Lettres québécoises

Le Salon du livre de Québec fait relâche cette année, mais pas le prix Robert-Cliche qui lui est pourtant intimement associé.

Peut-être aurait-on dû profiter de cette occasion pour repenser l'attribution de ce prix qui entend « encourager les auteurs d'une première oeuvre romanesque ». S'il a couronné, à ses débuts surtout, des oeuvres remarquables

— entre autres, le premier roman des Gaétan Brulotte, Chrystine Brouillet et Robert Lalonde —, on peut se demander aujourd'hui si les meilleurs premiers romans ne lui échappent pas. Je pense en particulier pour cette année au récit exceptionnel de Louis LeFebvre, *Le Collier d'Huracan*.

Le prix Robert-Cliche 1990 a donc été décerné à Jean Fontaine pour son roman *Les lièvres de Saint-Giron*. Dans le petit patelin fictif de Saint-Giron sis près de Causapscal, que rien ne distingue si ce n'est son cimetière qui « ressemble étrangement à un sein, d'autant plus que le calvaire de faux marbre s'élève à l'endroit où aurait dû se situer le mameçon », 78 % des travailleurs sont en chômage. Aussi, présentent-ils leur député de leur obtenir la construction d'une papeterie. Veule, ce dernier la leur promet : « L'affaire est dans le sac. Ce sera une shop de sacs ».

Pendant ce temps, une épidémie fait mourir les lièvres de la région et se déroule une course à la mairie. Ajoutons la venue inopinée de touristes américains, des manifestations pro-papeterie et la bière qui coule à flot. Le roman se termine le lendemain de l'élection municipale, alors que vient de se produire « un événement (...) astronomique, (...) inimaginable ».

Tous les personnages de ce récit burlesque sont des caricatures qui viennent témoigner de la vive imagination de l'auteur. Citons-en quelques-uns. Boussole Dorion, trappeur, propriétaire d'un alambic et de Jean-Maurice, un chien sénile, qui succombent sous les charmes d'une belle vétérinaire. Gilles Arsenault, propriétaire d'un garage, rivalise en politique avec Nabuchodonosor Pelletier, le tenancier du seul hôtel de l'endroit. Il y a aussi le jeune désabusé Bine Fradette qui réussit à fuir le village avec

Violette, une mécanicienne débrouillarde. Terminons avec le curé, alcoolique de la pire espèce, et son bedeau-fossoyeur, le mystérieux Elphège Laflamme, alchimiste de grande compétence.

Certes, ce roman n'est pas sans mérites. Il souligne l'existence de problèmes socio-économiques réels : le chômage et les maux qu'il engendre, le désœuvrement des jeunes... L'humour y est aussi présent, qui se ressource cependant plus souvent qu'on le souhaiterait dans la scatologie.

On a également droit à différents tableaux du folklore québécois : les moeurs électorales, les défilés de chars allégoriques, au niveau culinaire on traite de la « luxuriante poutine » et de l'alcool frelaté, sans oublier enfin la xénophobie de certains villageois à l'égard des étrangers.

Mais, cette suite de scènes cocasses campagnardes est une bouffonnerie puérile qui ne laisse guère de place à l'émotion. Le récit progresse de digression en digression, usant et abusant du procédé de l'exagération, tant au ni-

veau des situations que du langage. Ce qui produit des farces bien grasses, qui se veulent agi- cheuses, mais d'une naïveté souvent déconcertante. Un récit d'apprentissage qu'on lit pour l'oublier aussitôt. Pourtant, avec un matériau de base à peu près semblable à celui utilisé ici, Georges Cartier avait écrit un mémorable roman, *Notre-Dame du Colportage* (Guérin littérature, 1987). Ce qui prouve que ce n'est pas tant le sujet qui est en cause que l'organisation du contenu.

Un bilan du féminisme



DE TRAVAIL ET D'ESPOIR
par Femmes en tête
Éditions du Remue-ménage, 1990, 200 pages

JOSÉE BOILEAU

Femmes en tête, qui célèbre en fin de semaine les 50 heures du féminisme à l'Université du Québec à Montréal, a d'abord vu le jour parce que des groupes de femmes ont eu envie de savoir qui ils étaient, de dire ce qu'ils faisaient.

Fortes de cette idée, les responsables de l'organisme ont mis au point un questionnaire précis, de 80 pages, abordant 22 thèmes : rapport à l'argent, création, maternité, pouvoir, plaisir, couronné par la vision qu'ont les femmes de l'an 2000.

Plus de 150 des 1500 groupes de femmes du Québec ont accepté de se plier à l'exercice. Ce sont leurs réponses qui forment la trame de ce livre.

L'objectif était vaste : se « raconter le féminisme » selon les priorités de chaque groupe de femmes, dans le cadre d'une grille « pouvant tout aussi bien susciter un travail en profondeur qu'une approche de surface ».

Aux dires mêmes des responsables du bilan, il en résulte « une court-pointe, fabriquée aux quatre coins du Québec, avec toutes sortes de tissus différents ».

Ce bilan s'avère en effet davantage une mosaïque, un tableau qui, à petites touches, livre un bref aperçu de ce qui préoccupent les groupes de femmes qui oeuvrent au Québec, qu'une véritable mise en perspective de l'évolution de leurs nombreuses actions.

Ceux et celles qui s'intéressent déjà aux questions féministes ne seront donc pas surpris de lire que « Le corps des femmes »

constitue le coeur de nombre de luttes : avortement, santé, harcèlement sexuel, inceste, violence... ; que les femmes s'interrogent sur le pouvoir, le leur et celui des autres ; qu'elles dénoncent encore les ghettos d'emploi et réclament de toute urgence l'équité salariale.

Ils retiendront sans doute davantage des situations dont on parle peu, notamment la précarité financière des groupes. « Ce sont les pauvres qui aident les pauvres. Dans certains cas, on est tellement sous-payées que ça devient du bénévolat », note par exemple un groupe de Montréal.

Mais de la variété de constats que tire le livre, il resterait maintenant à faire un véritable questionnement, sur le fonctionnement des groupes par exemple, présenté comme idyllique mais qui connaît aussi ses tensions dont personne ne parle. Ou du discours entourant la maternité qui évacue complètement la présence du père.

Les pistes de réflexion ne manquent pas. Ce livre a au moins le mérite de rassembler pour la première fois l'ensemble des préoccupations qui traversent, ici et maintenant, le mouvement des femmes et celles qui en font leur quotidien.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 28 avril de 14h à 16h
GERALD GODIN
L'ange exterminé

mercredi 2 mai de 19h à 21h
JACQUES GÉRARD LINZE
La conquête de Prague
«Collection espace Nord»
Éditions Labor

vendredi 4 mai de 17h à 19h
DANIEL GAGNON
Venite a Cantare
LEMÉAC éditeur

samedi 5 mai de 14h à 16h
Bibi et **Libre-Expression**

jeudi 10 mai de 17h à 19h
JEAN-FRANÇOIS LISÉE
Dans l'oeil de l'aigle
Boréal

vendredi 11 mai de 17h à 19h
MARGARET ATWOOD
L'oeil du chat

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
samedi 12 mai de 14h à 16 h
EDMOND DAVID BACRI
(EDDY MARNAY)
Lave-toi les mains, mon fils, et pèle-moi une orange...
Stanké

samedi 19 mai de 14h à 15h
ALEXANDRE JARDIN
Fanfan
Flammarion

vendredi 25 mai de 17h à 19h
CHARLOTTE BOISJOLI
« L'Hexagone

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h
1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Fruttero

Carlo Fruttero
sera à Montréal
du 27 avril au 2 mai

& Lucentini

20% DE TOUTES LES VENTES SERA REMIS AU DEVOIR.
DE PLUS, POUR CHAQUE DOLLAR EN COUPONS-RABAIS NON-UTILISÉ ET DÉPOSÉ DANS LA BOÎTE DES AMIS DU DEVOIR, LA LIBRAIRIE REMETTRA DEUX DOLLARS AU JOURNAL.

Le samedi, dès 10h, rencontrez en grand nombre les Amis du Devoir: auteurs, éditeurs, journalistes et lecteurs, dans une grande fête de solidarité.
Le dimanche, dès 13h, un encan exceptionnel et amusant de livres dédicacés, de manuscrits d'auteurs célèbres, d'objets et de services divers.

SURVEILLEZ BIEN LE GRAND WEEK-END Champigny POUR... LE DEVOIR

LES 5 ET 6 MAI, DE 9h À 21h.

Ouvert de 9h à 21h, tous les jours, même le dimanche.
Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal
844-2587
métro Mont-Royal

L le plaisir des
livres

Le temps ne doit pas effacer les crimes contre l'humanité

LE CRIME ET LA MÉMOIRE
Alfred Grosser
Flammarion, 1989, 268 pages
HITLER ET LES JUIFS
genèse d'un génocide
Seuil, 1989, 204 pages
HISTOIRE CULTURELLE
DE L'ALLEMAGNE (1919-1960)
Puf, 1989, 365 pages

HEINZ WEINMANN

Le livre d'Alfred Grosser arrive à point nommé. Au moment où, à la faveur de la crise linguistique en Ontario, haines et intolérance se déchaînent contre la minorité française ;

où les députés du Parti égalité, Robert Libman et Richard Holden, parlent d'un « plan d'extermination de la communauté anglophone au Québec » ; où le *Suburban* compare les lois linguisti-

ques québécoises aux lois raciales nazies, le temps est venu, non seulement de nous indigner de telles comparaisons, attentatoires à la mémoire des victimes d'exterminations, mais aussi de nous interroger plus profondément sur la comparabilité des crimes collectifs : crimes de guerre génocides. Car le temps n'est pas si loin où Pierre Vadoboncoeur parlait d'un *génocide en douce* au Québec ! Cette interrogation, Alfred Grosser l'entreprend dans un livre admirable de courage, de lucidité et de pondération : *Le crime et la mémoire*.

Ce professeur à l'Institut des Études politiques de Paris, récipiendaire du Prix de la Paix de l'Union des éditeurs et libraires allemands (1975) est mieux placé que quiconque pour traiter de ce sujet délicat. Juif d'origine allemande, il émigre avec sa famille en France à l'âge de huit ans, en 1933, et devient citoyen français. Parfaitement bilingue, publiant en français et en allemand, il jette tout de suite après la guerre les ponts favorisant le rapprochement des deux peuples déchirés par trois guerres, con-

vaincu que la haine et la vengeance ne doivent pas être la réponse obligée à la haine de l'Autre. *La passion de comprendre*, titre d'un des livres de Grosser, pourrait bien être la devise de cet incroyant très écouté dans les milieux chrétiens français.

Rien d'étonnant alors que l'Allemagne, depuis le Troisième Reich, soit devenu l'objet de la passion de compréhension d'Alfred Grosser. Dans son dernier livre, il réfléchit sur le génocide, les autres crimes collectifs (massacres, famines provoquées en Irlande et en Ukraine, etc) et les « traces » qu'ils laissent parmi les survivants, autant chez les peuples-victimes que surtout chez les peuples-bourreaux (refoulement, dénégation, « révisions » historiques) les problèmes éthiques qu'ils posent, culpabilité (collective) deux ou trois générations après le génocide.

S'il rejette d'emblée l'idée de la culpabilité collective, s'il est d'avis que les jeunes Allemands et les jeunes Turcs ne sauraient être coupables d'un crime commis à l'époque de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents, il

n'en pense pas moins que le temps ne doit pas effacer les crimes, surtout pas ceux contre l'humanité. Le génocide doit rester vivant aussi dans la mémoire des peuples bourreaux, non pour maintenir une auto-accusation obsessionnelle, mais en vue d'une « responsabilité » — plus précisément une « liability », une « Haftung », le français ne connaissant pas ces termes —, qui fait que ces peuples d'abord reconnaissent et puis assument devant l'Histoire leurs crimes commis. Voilà la différence « historique » entre l'Allemagne fédérale qui, d'emblée, a reconnu l'holocauste et la RDA qui l'a dénié longtemps, l'assumant, finalement, le 8 février 1990, et, bien sûr, la Turquie reniant obstinément, systématiquement, l'extermination de 1,5 à 2 millions d'Arméniens.

Au centre du livre, l'idée qui a soulevé déjà tant de passions parmi les victimes de la Shoà : la possibilité de la comparaison des différents génocides, leur historicisation, le danger de leur « banalisation ». Comparaison n'est pas toujours raison, certes, mais

elle est absolument nécessaire si on veut dégager la « spécificité » des douze génocides perpétrés seulement dans notre siècle (Amérindiens), enfin celle des autres crimes (guerres de religion, révolutions).

Le livre de Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs*, se limite au seul génocide des Juifs par les nazis. Historien, il veut préciser la genèse de l'holocauste pour connaître la responsabilité directe de Hitler dans la « solution finale », non pour disculper son régime ni son entourage, mais pour déterminer exactement le début de l'extermination des Juifs, laissé dans le flou par le livre capital de Raul Hilberg (*La destruction des Juifs*, Fayard, 1988).

Pour Burrin, pas de doute possible, le génocide des Juifs est issu d'abord du cerveau d'un seul homme, Hitler, obsédé, après la défaite de l'Allemagne en 1918, pas ce qu'il appelait les « criminels de novembre » : conspirateurs « judéo-bolchéviques ». Il a juré de venger l'Allemagne de sa défaite en écrasant ses ennemis, ceux de Hitler : Juifs et Bolchéviques. Si l'idée d'une expatria-

tion des Juifs à Madagascar, en Pologne et même au Canada fascine les dirigeants nazis, avec la guerre contre l'Union soviétique, en juillet 1941, qui s'embourbe vite et bientôt laisse apparaître le spectre de la défaite, les sentiments de vengeance de Hitler contre les Juifs s'exacerbent. Dès 1935, Hitler affirmait qu'advenant une « guerre sur tous les fronts », il était « prêt à toutes les extrémités » concernant les Juifs.

Or, avec le rapprochement, dès l'été 1941, entre l'Angleterre et l'Union soviétique, l'entrée en guerre des États-Unis, ces conditions d'une guerre sur tous les fronts sont réunies. Acculé lui-même à la situation de novembre 1918, Hitler fait « payer » aux Juifs, ses boucs émissaires universels, l'échec de sa guerre contre la Russie en automne 1941 précipitant la défaite de l'Allemagne. C'est donc en décembre 1941 que les trains commencent à rouler vers Auschwitz, Buchenwald, Bergen-Belzen. Les cheminées des « usines » à extermination humaine commencent à cracher leurs fumées horribles.

Langages d'enfants

PAPA, MAMAN, ÉCOUTEZ-MOI VRAIMENT
Pour comprendre les différents langages de l'enfant
Jacques Salomé
Albin Michel, Paris, 1989, 280 p

RENÉE HOUDE
professeure au département de Communications de l'UQAM

Formateur en communication, conférencier, diplômé en psychiatrie sociale, Jacques Salomé est connu du public pour son ouvrage sur la communication dans le couple et la famille *Parle-moi... j'ai des choses à te dire* qui fut un best-seller.

Cette fois-ci, il nous propose d'aller au-delà des mythologies — ou des manies — des parents sur la nourriture et le vêtement, la propreté et la découverte du plaisir ; puis, il analyse les multiples langages de l'enfant et nous suggère des clés pour déverrouiller ces codes que sont la gestuelle, le passage à l'acte, les rituels, les somatisations et les symbolisations telles que le jeu, le dessin, les actes de filiation.

Pour lui, « L'enfant est en perpétuelle création pour survivre, ses relations sont des tentatives d'inventions pour se relier, exister comme partenaire » et l'adulte a un rôle à jouer : aider l'enfant à se dire, « favoriser la mise en mots pour éviter la mise en maux ».

Écouter, pour lui, ce n'est pas chercher à saisir le pourquoi ou les causes de ce qu'exprime l'enfant, mais bien à en comprendre le sens, le message, ou la fonction : « Si un enfant fait une otite, fait pipi au lit ou se griffe, je ne vais pas poser la fameuse question « Pourquoi fait-il cela ? » J'invite d'ailleurs les adultes, et surtout les éducateurs, à jeter cette question « pourquoi » à la poubelle. C'est la question la plus piégeante en matière de communication car elle tente de remplacer la compréhension par l'explication. Le système explicatif, qui est le plus fréquemment utilisé, nous fait « trouver » rapidement un élément déclencheur du trouble ou de la somatisation. Cette « trouvaille » affecte la recherche du sens ».

Salomé croit que les somatisations ont intérêt à être entendues dans un registre de compréhension : quel est leur message ? Quelle est leur fonction. Il dit : « Un des malentendus actuels le plus fréquent, c'est que nous mé-

dicalisons à outrance. Nous entendons les maux comme des maladies au lieu de les entendre comme des langages ». Il attribue aux somatisations cinq origines relationnelles : les conflits intrapersonnels, le décalage entre les sentiments fictifs et les sentiments réels, les pertes et les séparations, les situations inachevées et les messages relationnels que nous recevons qui, plus ou moins distordus, deviennent souvent ceux que nous nous donnons : messages de confirmation, de négation, d'interdiction, de déception, de menace, de fidélité ou de réparation.

À son avis, pour devenir un partenaire à part entière, il importe de passer du réactionnel au relationnel, ce qu'il propose tant aux individus qu'à des équipes de professionnels, par exemple des éducateurs et éducatrices.

Il dénonce le terrorisme relationnel, « l'ensemble des violences faites à autrui au nom de notre amour, de notre intérêt pour lui ou de nos désirs et nos peurs », bref ce genre de phrase ou d'attitudes qui commencent par « Je crois que, pour ton bien », ou encore « C'est parce que je t'aime que je m'inquiète » ; il propose de responsabiliser la communication en droite ligne avec le projet de la psychologie gestaltiste de Frederick Pearls.

« Contrairement à ce que pensent beaucoup de personnes, les enfants ne manquent pas d'amour, mais souvent l'amour des parents est un amour maladroit, un amour excessif porteur de beaucoup d'angoisses et de doutes. Je vous invite à arrêter de parler sur l'autre et de parler à l'autre (...) ».

D'une écriture directe, certains accents étant plus littéraires, sans prétention académique, le texte se lit très facilement. Il abonde en exemples, rapporte des échanges avec le public, et relate quelques contes... pour guérir. Ce qui a comme effet non seulement de nous aider à mieux comprendre la communication chez l'enfant, mais à mieux communiquer. Parions que cela vaut aussi pour la communication entre adultes ! Combien de fois ne cherchons-nous pas à expliquer ou à dire l'autre plutôt que soi-même ? Combien de fois habitons-nous la planète « Taire », pour reprendre l'expression de Françoise Dolto citée par Salomé, et choisissons-nous de nous mettre en boîte plutôt que de nous mettre en mots ? En vous suggérant de lire Salomé, c'est plus qu'un projet de lecture auquel je vous invite.

LES LITURGIES POLITIQUES
Claude Rivière
Presses universitaires de France
coll. Sociologie d'aujourd'hui
Paris, 1989, 246 pages

GILBERT TARRAB

Claude Rivière est un africaniste fort connu et de réputation internationale. Il a déjà publié, entre autres,

L'objet social, Mutations sociales en Guinée et Classes et stratifications sociales en Afrique; ces deux derniers livres furent rédigés quand il était doyen à Conakry (Guinée), puis au Sénégal et, enfin, à Lomé (Bénin), où il publia *Anthologie religieuse des Événements du Togo*. De retour à l'Université de Paris V, il fut directeur du Centre de recherches africaines, de 1983 à 1985. Claude Rivière marie volontiers le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme. De Georges Balandier, son maître à penser, il doit son analyse dynamique des processus sociaux ; et de Sartre, sa critique du pseudo-déterminisme. Il se dit sans mémoire pour tout ce qui relève du quotidien, donc du fait divers et de l'événementiel. Il pratique plutôt une sociologie prospective : en effet, il contribua avec Michel Maffesoli à l'*Anthropologie des turbulences*, en hommage à G. Balandier. Avec Bourricaud, il publia *Le système social*, puis *L'analyse dynamique en sociologie*.

Dans son dernier ouvrage, *Les Liturgies politiques*, il constate à nouveau que la thèse européenne des classes et stratifications sociales est peu opérante en Afrique noire. C'est plutôt d'une sociologie du développement et de la dépendance qu'il faut partir. C'est à partir des structures de la consommation et non de la production qu'il faut saisir l'Afrique. C'est ainsi qu'il y étudie les stratégies d'alliance entre les différentes élites, avec les vivages qu'il y a là-bas entre ruraux et citadins. Les ouvriers n'y sont pas en voie de paupérisation, par rapport aux paysans. Le secteur informel y joue un rôle prépondérant, et ce sont les élites militaires qui prennent le pouvoir, un peu partout en Afrique.

L'idée-force qui ressort des *Liturgies politiques*, c'est la ritualité. C'est-à-dire : le pouvoir qui se donne en spectacle. En fait, un seul chapitre porte sur l'Afrique ; le reste concerne l'Europe, l'Asie et les USA. Rivière y procède à une démystification du « sacré » : la ritualisation des com-

portements serait aussi nécessaire à l'homme que les croyances. Ce qui importe, c'est l'adhésion du cœur, la fermeté des choix : c'est cela, la liturgie.

Quand on touche impunément au rite, on touche aux adhésions, et tout saute. Le sacré n'est connu que par ses manifestations extérieures. Le sacré nous attire parce qu'il est perçu comme supérieur à nous (il a le pouvoir de sanctionner). Or, le pouvoir moderne (la Nation, la Patrie), c'est un peu cela. Le sacré, c'est l'indicible, l'inatteignable, l'invisible institué. D'ailleurs, Claude Rivière compte publier là-dessus un livre, l'an prochain, qui s'intitulera : *Le sacré et la modernité* ; il y mettra en évidence le fait que le champ du sacré dépasse de beaucoup le champ du religieux.

Pour l'auteur, ce qui devrait surtout intéresser les psychologues sociaux modernes, c'est le mécanisme émotif sous-tendant toute « adhésion ». Qu'est-ce que le mythe, sinon une sorte d'icône ? Théoriser une puissance comme le mythe, c'est toucher nécessairement au sacré. La cérémonie, ce n'est pas un manque : en fait, si l'Islam gagne du terrain aujourd'hui, c'est à

cause de la ritualité : rites et symboles, cérémonies et mythologies, sont fabriqués par des hommes pour asseoir leur puissance. En termes plus scientifiques, on dira que, très souvent, le signifiant se crée en même temps que le signifié : il n'y a pas de préséance de l'un sur l'autre. Le propre du politique, c'est de légitimer la gestion des sanctions, des conflits et des guerres. Et le rite est le moyen idéal, parce que théâtral, d'accréditer sa supériorité.

Autre question : les liturgies politiques sont-elles un palliatif à la laïcisation ? Non, nous dit l'expérience africaine, les deux donnent un sens à notre être. Il y a aujourd'hui une réorganisation de notre mythologie, dans le sens d'une mythologie des changements.

En 1793, on assista au retour à une pureté de type spartiate. Dans les liturgies politiques modernes, on retrouve les mêmes schémas que l'ancien messianisme. Aujourd'hui, les mythes ont leurs apôtres : militants dure, réformiste, alternative — avec l'harmonie chère aux écologistes. Il faudrait, dans les États modernes, inventer un ministère de la parole, pour dépis-

ter les ecclésiastes : le ritualisme sert en effet à canaliser les crises possibles, c'est une manière de gérer les conflits, la mémoire meurtrière, voire la mort. Dans les régimes de pénurie, les liturgies politiques sont encore plus opérantes que dans les démocraties. Le rituel est structuré comme une séquence d'actions : structure des rôles, affichage des hiérarchies et des priorités, structure des valeurs (industrie lourde, agriculture). C'est aussi une structure des communications, des moyens, des symboles (il n'y a pas de rite possible sans symbolisation et sans mythologie). Le rite a aussi des fonctions, parmi lesquelles : légitimation, hiérarchisation, moralisation (qui est en même temps une ségrégation et une mobilisation, qui est le but final de toute éthique), intégration, théâtralisation, exaltation émotive, etc.

En dernière analyse, la symbolique du rite ne serait rien d'autre que la modification du signifié (exemples : le 1er mai en France, fête du travail, la fête du muguet, etc.) : le « travail » du rite consiste à faire communiquer le profane et le sacré, qui devient de plus en plus mobile, lui aussi.

Un concept de sociabilité pour historiens et sociologues

DE LA SOCIABILITÉ
Sous la direction de Roger Levasseur
Boréal, Montréal, 1990, 345 p.

MARCEL FOURNIER

La sociabilité n'est pas seulement le caractère de l'individu sociable ou de celui qui vit en groupe ;

c'est aussi pour les historiens et les sociologues un concept qui permet d'analyser les sociétés d'hier et d'aujourd'hui sous un angle particulier : le regard du chercheur se porte comme le note Maurice Agulhon dans l'exposé de clôture, vers les mentalités, la vie quotidienne et la vie sociale organisée en association. Fruit d'un colloque organisé par le Centre de recherche en études québécoises de l'Université du Québec à Trois-Rivières, le livre *De la sociabilité* donne une très bonne idée des recherches récentes réalisées tant au Québec

qu'en France. Plus d'une vingtaine de contributions sur des sujets très divers : les jeunes, le charivari, les quéteux, la formation des couples, la Société Saint-Jean-Baptiste, etc. À lire : l'excellente étude de Vincent Lemieux sur la vie sociale et politique de l'île d'Orléans.

LE QUÉBEC DE DEMAIN ET LES COMMUNAUTÉS CULTURELLES
sous la direction de Jacques Langlais, Pierre Laplante et Joseph Lévy
Préface de P.-A. Comeau
Éditions du Méridien
Montréal, 1990, 254 pages

Le Québec de demain devra compter sur une présence de plus en plus grande de néo-Québécois pour compenser le déficit de la natalité. Le caractère multiculturel de notre société sera encore plus prononcé, mais s'agira-t-il toujours d'une « société distincte d'expression française » ? Comment élaborer un projet de société qui fasse une place à tous ? Pour répondre à

ces questions, Jacques Langlais, Pierre Laplante et Joseph Lévy ont réuni des représentants d'un douzaine de communautés culturelles de Montréal et ils ont organisé au Centre interculturel Monchanin un débat entre une trentaine de spécialistes et de représentants de communautés culturelles. Leur ouvrage s'inscrit dans une démarche de dialogue : on y trouve en première partie une longue synthèse des divers échanges de vue et en seconde partie, les exposés des panélistes au colloque. Les critiques et les revendications des membres des diverses communautés culturelles — discrimination économique et sociale, contexte linguistique et scolaire difficile, statut politico-économique fragile etc. — mais les auteurs demeurent optimistes : il doit être possible, comme le souhaite Paul-André Comeau, de s'alimenter à la fois du rêve américain et de l'utopie québécoise afin d'inventer des modèles d'intégration des arrivants à la société québécoise.


GUÉRIN
Littérature

RÉAL-GABRIEL BUJOLD
ALMANACH LITTÉRAIRE GASPÉSIEN

Plus d'une vingtaine de voix et d'écritures afin de saluer le pittoresque de l'arrière-pays.

L le plaisir des
livres

Petits récits mais grands écrivains

LA LUCARNE
Gisèle Prassinos
Flammarion, Paris, 1990

LA BAZARRETTTE
Francine de Martinoir
Éditions Payot, Paris, 1989

Lisette
MORIN
Le feuilleton

La sixième édition du *Festival de la nouvelle de Saint-Quentin* a-t-elle eu lieu, comme les précédentes depuis 1985, au cours de la dernière quinzaine d'avril ?

J'avoue, si loin du pays breton, n'en avoir rien su... Ou bien les échos littéraires des magazines n'en ont pas soufflé mot; ou la nouvelle — c'est de toute évidence le mot qui convient! — m'aura échappé. Il faudra donc attendre l'ouvrage qui en est l'émanation annuelle — *Les meilleures nouvelles de l'année 89* — pour connaître les très bons textes qui ont été retenus par l'éditeur: *Syros/Alternative* et admirer une fois de plus que de grands écrivains ne croient pas dérocher en signant de courts récits au lieu d'accoucher, quelquefois la-

bourgeoisement, d'un roman.

L'attente me sera facile puisque deux excellents recueils me sont parvenus, en ce printemps froid qui prolonge le plaisir hivernal des grandes lectures... au coin du feu! En consultant la liste habituelle: « du même auteur », à la page de garde de *La Lucarne*, de Gisèle Prassinos, l'œuvre de cette femme de lettres, née en 1920, m'est apparue tout à fait impressionnante. Or, on ne lui accorde guère d'importance, dans les manuels dits de « littérature contemporaine ». Même le Boisdeffre, outre de nous apprendre qu'elle fut découverte par André Breton, qu'elle fut du dernier carré des surréalistes, et qu'elle publia son premier livre à 14 ans (!) ne s'attarde guère à commenter l'œuvre poétique et romanesque de Gisèle Prassinos. Elle n'a pas davantage « signé » de notice nécrologique dans *Le Dictionnaire de Jérôme Garcin*. Mais, après tout, quelle importance puisque les 21 nouvelles de son dernier recueil se défendent fort bien toutes seules. Leur qualité est remarquable, leur originalité ne l'est pas moins, et l'on regrette de ne pas vivre plus longtemps *Dans ce monde suspendu*, qui est le titre du dernier court récit de *La Lucarne*, la première nouvelle ayant donné son nom à tout le recueil.

Je défie n'importe quel ami des

chats de ne pas s'attendrir sur le sort de David, un « superbe chat rayé gris et noir, avec ventre roux » que sa maîtresse oublie un peu trop vite, alors qu'elle ne s'échappât... bien sûr par la Lucarne!

Un même souci de mêler une réalité banale, presque triviale, au rêve, souvent à la presque démente, semble la préoccupation constante de Gisèle Prassinos. La solitude des femmes, célibataires ou veuves, est présente et même obsédante dans les histoires qu'elle a sobrement intitulées *L'homme* (Létizia s'en fabrique un, en chiffon, pour accompagner les autres mannequins de « sa famille », Jeanne drague un homme qui en porte un, dans un bistrot, et le soignera jusqu'à sa mort, après quoi elle « emporte le chapeau » chez elle, et le suspend à la patère) : et, le plus émouvant de tous ces récits, *Maria* (où déjà elle-même âgée, une veuve, avec deux enfants, visite sa mère à l'hospice et lui invente chaque fois des petits faits pour la distraire... jusqu'à ce que la femme de ménage portugaise, cette Maria imaginée, vienne frapper à sa porte...)

Quelques-uns de ces contes glissent tout naturellement dans le fantastique. Il y en a même deux, au moins, qui sont proprement hallucinants : ainsi de *La réplique* où une mère ne voit plus en son fils qu'un enfant-substitut,

avant de sombrer dans la démente; de *La fleur*, où l'on apprend qu'une plante exotique, du nom de Méro poupou, « fait venir les enfants »; et plus inquiétant encore et même plus résolument cruel : *La gouvernante*, l'histoire d'une enfant-martyre, appelée Marguerite-Rose par son jardinier de père, tyran domestique qui pousse l'amour de la beauté jusqu'à condamner au suicide une enfant handicapée.

Toutes ces nouvelles sont d'une écriture précise, d'une puissance d'évocation qui n'exclut évidemment pas un sens très évident de la transfiguration poétique. Gisèle Prassinos, prosatrice fort habile, experte dans l'art de nouer et dénouer une intrigue en quelques pages, n'oublie jamais que le surréalisme fut son berceau.

D'un tout autre registre, plus romans brefs et concis que nouvelles véritables, est l'ouvrage que Francine de Martinoir a intitulé *La bazarette*. Une bazarette, en Provence nous apprend l'éditeur, c'est une femme qui aime raconter des histoires, en écouter, en inventer...

Née à Marseille, où elle a passé son enfance, l'auteur est résolument féministe. Et dans l'art de raconter et dans le choix de ses personnages. La vieille cité des phocéens — ville-femme, que domine Notre-Dame-de-la-Garde — est également très présente dans deux au moins de ces huit

récits. S'il me fallait choisir, cependant, c'est *Faustine la nuit* que je distinguerais, qui raconte une histoire d'initiation sexuelle, dans un appartement parisien, alors qu'un oncle — vraie figure d'intellectuel égocentrique — s'occupe, comment distraite-ment, « d'éveiller » sa nièce de dix-sept ans à la vie des sens, une nièce qui pourrait, qui est peut-être sa fille. Sujet qui, sans l'art très subtil de la narratrice — ce récit est à la première personne et se présente à la façon des *flashback* de cinéma — pourrait être scabreux, et qui se lira pourtant sans déplaisir, sans aucune des restrictions qu'impose d'ordinaire le dépuclage dans un roman réaliste.

Comme dans le livre de Gisèle Prassinos, une Clotilde traverse aussi le conte intitulé *La bazarette*, puisque celle qui raconte est AUSSI romancière.

Enfin, dernière ou plutôt première séduction de ce recueil de nouvelles : son image-couverture, empruntée à un détail d'un fort célèbre tableau de peintre américain Hooper : *Room in Brooklyn*, où l'on voit, de dos, une jeune femme à la tête penchée, devant la forêt typique des gratte-ciel new-yorkais. Bonne introduction à ce livre de femme où les femmes ne se montrent pas souvent à visage découvert, préférant l'allusion, la ruse et même la tromperie.

Les gaietés de l'époque

COURTELINE
Une biographie
Emmanuel Haymann
Flammarion
collection
Grandes Biographies
Paris 1990, 277 pages

LES GAÏETÉS DE L'ESCADRON
GF Flammarion, numéro 247

ROBERT LÉVESQUE
Le 10 décembre 1896, à la première d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry au Théâtre de l'Oeuvre, Georges Courteline est debout sur son strapontin.

Le chahut est « hénaurme », à la mesure de l'humour de la pièce, et Courteline est de ceux qui conspuent l'oeuvre de Jarry. Dans la cacophonie, on l'a entendu s'égosiller : « Vous ne voyez pas que l'auteur se fout de vous ? ».

Il avait tort. Cette « pochade » de Jarry, qui n'avait pas à ses yeux la qualité pour survivre, est encore jouée de nos jours, plus fréquemment que des titres de Courteline.

Il y a l'affaire Dreyfus, aussi, qui n'arrange pas le portrait de

l'auteur des *Gaietés de l'escadron*. En ces années qui vont de 1894 à 1906, où le capitaine Dreyfus est accusé, condamné, gracié puis réhabilité de crime d'espionnage, Courteline, ami des antisémites Daudet (Léon et Alphonse), n'ose pas choisir son camp. Il tergiverse. Il admet que le juif Dreyfus est accusé à tort, mais il ne le clame pas. Il admire le geste de Zola dans *L'Aurore* (le fameux *J'accuse*), mais il ne sera jamais « dreyfusard ».

Lui qui a si bien débutsé les ridicules de la vie militaire, l'absurde des régiments, il reste à l'écart d'une affaire qui remet en question toute l'armée française, et bouleverse la France elle-même.

En effectuant un retour sur la vie de Georges Courteline (1858-1929), comme le permet cette nouvelle biographie, on retient ces rendez-vous manqués avec l'histoire du théâtre et l'histoire tout court, ces absences de flair théâtral et politique.

Dans le Paris d'Aristide Bruant et des cafés qui sentent

l'absinthe, dans ce Paris qui va du Second Empire à la Troisième République, Courteline était un solide pilier de bar. Refusant les mondanités (il ne vit jamais Hugo parce que pour aller voir le maître le protocole exigeait l'habit, qu'il n'a pas), fuyant les théâtres pour jouer aux dés avec les copains, Courteline se foutait assez bien de tout.

Le portrait qu'en dresse Emmanuel Haymann est intéressant parce qu'on n'isole pas le sujet dans son oeuvre, on ne fait pas de Courteline le simple auteur de ses vaudevilles que l'on aurait relié, archives des théâtres à la clé. Au contraire, Haymann brosse autant le portrait du Montmartre bohème de ces années-là, de la ville entière où Courteline vivait.

Haymann regroupe informations, archives, mémoires, propos et confidences des contemporains de l'auteur de *Boubouroche*, Alphonse Allais qui exerce « dans le bel art de charrier le monde », Jules Renard, qui a noté dans son journal les répli-

ques de ces virées parisiennes, tant d'autres, tout ce monde qui se rencontre dans les beuglants de Montmartre, ou dans le quartier latin qui tenait pour eux entre quatre bars : le Clarisse rue Jacob, Hermance rue Hautefeuille, Van der Straat et son épouse rue Médicis, chez Zukowsky rue Racine, et les palourdes de la mère Popo rue de l'ancienne-Comédie.

Au portrait documenté d'un Courteline qui n'écrit pas plus qu'il ne fait, Emmanuel Haymann rajoute ce plaisir de lecture en parcourant le Paris de la fin du siècle dernier.

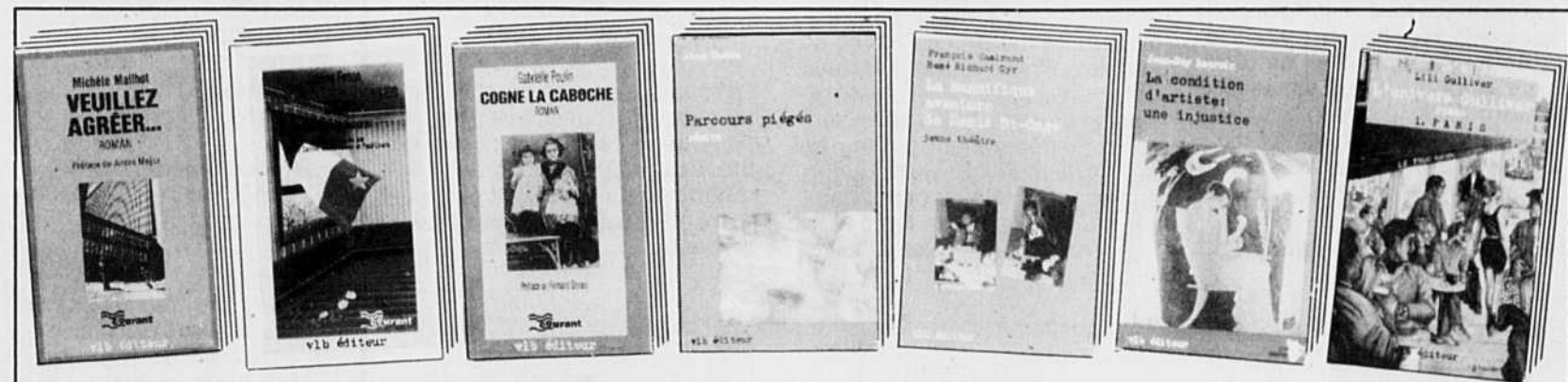
Les amateurs de théâtre retiendront en particulier ces rappels qui font de Courteline (on l'avait un peu oublié) un auteur venu du théâtre. Son père, Jules Moïnaux, est vaudevilliste en vogue. Son nom est aujourd'hui éclipsé par celui de son fils, mais du vivant des deux c'est le père qui avait de grands succès. Succès immédiats, où Jules Moïnaux reprenait sans les distancier des sujets d'actualité qui faisaient

des triomphes de rires dans les grandes salles.

En réaction contre la carrière du père, Courteline (comme Eugene O'Neill) délaisse d'abord le milieu théâtral dans lequel il est « tombé ». Il s'engage comme gratte-papier. Il fuit le cercle théâtre-familial. Il erre au service militaire, et c'est là qu'il va trouver la matière de sa première oeuvre, un roman, *Les gaietés de l'escadron* dont la lecture de certaines pages aujourd'hui nous révèle en Courteline un Kafka du feuilleton populaire. Courteline voulait d'abord être novelliste ou feuilletonniste.

André Antoine, le fondateur du Théâtre-Libre, le ramène au théâtre. Ils se rencontrent alors qu'ils ont chacun 32 ans. Cet ancien employé du Gaz-de-France, qui renouvelle alors la représentation théâtrale, lui commande une pièce (ce sera *Lidoire*) et la fait créer. Courteline a d'abord été un auteur des petites salles de Montmartre, de la rue Blanche au boulevard de Strasbourg.

ALBERT CAMUS
magazine littéraire
En vente chez votre libraire
DIFFUSION PROLOGUE



LES NOUVEAUTÉS VLB

<p>Michèle Mailhot VEUILLEZ AGRÉER... Une femme fait le difficile apprentissage de la liberté, après un échec amoureux. Préfacé par André Major.</p> <p>114 pages (collection « Courant ») — 8,95\$</p>	<p>Jacques Ferron LES ROSES SAUVAGES « Les textes des Roses sauvages nous convoquent à une autre lecture, celle de la folie », affirme Betty Bednarski, en préface.</p> <p>248 pages (collection « Courant ») — 9,95\$</p>	<p>Gabrielle Poulin COGNÉ LA CABOCHÉ L'histoire d'une religieuse qui choisit de quitter sa communauté et de revenir au « pays des vivants ». Préfacé par Fernand Dorais.</p> <p>298 pages (collection « Courant ») — 9,95\$</p>	<p>Lise Harou PARCOURS PIÉGÉS Dans une prose somptueuse, bucolique, Lise Harou nous livre ici sa vision des rapports humains où l'angoisse se dispute en intensité au rêve amoureux.</p> <p>104 pages — 14,95\$</p>	<p>François Camirand René Richard Cyr LA MAGNIFIQUE AVENTURE DE DENIS ST-ONGE Des étudiants du secondaire écrivent une pièce de théâtre pour le spectacle de fin d'année. Une pièce drôle. Cahier pédagogique. Collection «jeune théâtre»</p> <p>104 pages — 9,95\$</p>	<p>Jean-Guy Lacroix LA CONDITION D'ARTISTE: UNE INJUSTICE L'actuelle condition de vie des gens des arts et du spectacle relève de la pauvreté et de l'exploitation. Et pourtant, c'est à travers les arts que l'humanité grandit... Un livre d'actualité!</p> <p>252 pages — 18,95\$</p>	<p>Lili Gulliver L'UNIVERS GULLIVER Une jeune Québécoise, fière et aventurière, part à la recherche du meilleur amant au monde. Première escale: Paris. Un roman drôle, osé, un scandale!</p> <p>172 pages — 14,95\$</p>
--	---	--	--	--	---	---

BIENTÔT EN LIBRAIRIE: Chansons pour toutes sortes de monde, de Plume Latraverse
Greenpeace: Le pouvoir du citoyen en environnement — guide d'intervention québécois
L'incroyable histoire de la lutte que quelques-unes ont menée pour obtenir le droit de vote pour toutes

L'intelligence, ça s'achète!

IBM PC 640 K 84,95\$
HUGO PLUS
le dictionnaire et la grammaire
par Manseau, Malka, Des Roches, Lizée, Hétu
Vérification orthographique et grammaticale, compatible avec WordPerfect 5.1, WordPerfect 5.0, WordPerfect 4.2, Wordstar 4, Word 5, Écrivain public, Secrétaire personnel.

IBM PC 256 K 84,95\$
ACTION WRITER L'ÉCRIVAIN PUBLIC

L'ÉCRIVAIN PUBLIC PC
par Roger Des Roches et Francis Malka

Beau, bon, pas cher!
Puissance inégalée, environnement agréable, prix à la portée de toutes les bourses. Le traitement de texte pour PC qui a fait ses preuves.

IBM PC MAX 256 K 294,95\$
ÉDUCATION-NUTRITION
Fédération des producteurs de lait du Québec
Conseil scolaire de l'Île de Montréal

ÉDUCATION-NUTRITION
Une vision moderne de la nutrition... Conçu pour les élèves du primaire et pour ceux et celles qui accordent de l'importance à une saine alimentation.

IBM PC 320 K 124,95\$
MÉTAMORPHOSE
par Gilles Guay et Catherine Le Flaguais
Du BIG BANG jusqu'à l'apparition de l'humanité, vivez toutes les aventures de la vie sur Terre! Éducatif et passionnant, le jeu d'aventures de l'année!

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

GUÉRIN
littérature
ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

SYLVAIN RIVIÈRE
LE BON DIEU EN CULOTT' DE V'LOURS

Symphonie des sens et des odeurs de mer où Rivière jongle avec les mots comme un pêcheur avec les tempêtes.

Entre l'idéologie et la science

LES ROBES BLANCHES

Vladimir Doudintsev
Traduit du russe
par Christophe Glogowski
et Antonina Roubichou - Stretz
Robert Laffont, 1990

Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

Pour évacuer les idéologies des universités nord-américaines on commence à ouvrir une large place à la sexologie.

La réduction de l'être humain à un certain niveau de ses impulsions n'est pas seulement l'apanage des Américains comme le démontre entre autres le grand succès du film *Le déclin de l'empire américain* de Denis Arcand dans plusieurs pays européens, mais correspond à un courant plus général. Les idéologies font peur parce que leurs influences sur les diverses branches de la science, de la biologie à la sociologie et jusqu'à la physique nucléaire, se sont avérées particulièrement nocives dans les états totalitaires, mais dommageables également dans les démocraties libérales.

Dans ce sens l'histoire racontée par Vladimir Doudintsev dans son roman qui vient de paraître et qui sera sans doute un grand succès de librairie en Occident, a une portée universelle. Étrange romancier que ce Doudintsev qui ne sait pas très bien parler d'amour, mais qui possède le don de camper des situations

et des personnages capables d'illustrer en quelques pages des thèses philosophiques fondamentales. En plus, Vladimir Doudintsev parvient à retenir l'attention de n'importe quel lecteur grâce à un rythme de récit qui s'apparente à celui des meilleurs livres d'aventures. Il y a plusieurs années de cela il lançait le livre intitulé : *L'Homme ne vit pas seulement de pain*, où il s'attaquait au matérialisme historique de Marx. C'était l'époque du dégel Krouchtchévien, il a pu publier son roman sans appartenir au groupe de dissidents et sans quitter l'URSS, mais il semble bien qu'il ne récidiva pas depuis, jusqu'à la période actuelle de *perestroïka*. En fait, il faut une politique de transparence pour raconter avec autant de précision les magouilles entre ces messieurs les universitaires qui se volent mutuellement des découvertes, souvent insignifiantes par ailleurs, et qui n'hésitent pas à utiliser les étudiants pour se débarrasser des collègues trop encombrants. On trouvera dans les pages de ce roman des répliques qui, une fois les noms russes enlevés, ressemblent mot pour mot à celles entendues dans d'autres lieux. Fort heureusement, toutefois, dans nos universités les professeurs ne sont pas jugés pour des travaux contraires aux décisions prises en la matière par un dictateur quelconque. Vladimir Doudintsev fait la preuve d'un chapitre à l'autre que le système d'un parti unique corrompt non seulement l'art, mais également la science et empêche de cette façon toute évolution positive de la collectivité.

Brusquement, à travers ses personnages auxquels on s'atta-

che, on comprend pourquoi les résultats obtenus grâce à l'enseignement universitaire accessible à tous sont à ce point décevants. Les groupes discutent et agissent conformément aux idées imposées à l'avance et aux intérêts d'un académicien. Peu importe qu'il porte le nom de Riadno ou de Lyssenko, c'est lui qui doit remporter toutes les distinctions, décorations et félicitations. L'objectif ultime consiste à trouver des variétés nouvelles de semences et de bulbes, dont celle de la pomme de terre, de ne pas les laisser partir à l'étranger et de les préserver de façon à ce qu'elles se multiplient juste sur une ferme d'État dans des limites prévues.

Et pour atteindre un tel but chacun est prêt à risquer tout et n'importe quoi, on va jusqu'à commettre un meurtre, les dénonciations pleuvent et même les généraux interviennent directement afin de mieux surveiller les savants pour lesquels ils n'éprouvent aucune admiration. Les intrigues et les intrigants sont fascinants et on ne peut qu'admirer le talent du romancier, doublé de chercheur infatigable. Car Vladimir Doudintsev connaît bien le milieu et on peut même risquer l'hypothèse qu'il a été directement impliqué.

Le temps passe, les échecs se multiplient, le ton triomphaliste change et dans tout les domaines on constate la nécessité d'innover, mais le poids des théories liées avec les principes marxistes, demeure. Ce sont donc les savants qui cessent d'être adulés, mais dans les universités, dans les salles de cours et dans les laboratoires la « transparence » ne permet pas de retrouver le temps perdu, ni de tracer des

voies nouvelles. Enfermé dans ses propres limites, le système qui favorise à la fois l'insignifiance et la délation oblige les gens au pouvoir à copier les techniques inventées ou perfectionnées aux États-Unis, au Japon et en Europe. Parallèlement, en Occident, la crise des valeurs remet en cause les idéologies en fonction desquelles on élaborait certaines analyses autant biologiques que sociologiques. Et certains extraits du roman de Vladimir Doudintsev s'appliquent désormais non seulement en URSS mais aussi dans beaucoup d'autres contextes.

« Ceux qui se souvenaient de l'académicien Riadno, écrit-il, à cause des déclarations fracassantes qu'il prononçait du haut des chaires des universités et autres tribunes, déchainant les ovations au cours des années 40; ceux qui se souvenaient de ce brillant orateur passé maître dans l'art d'émailler ses discours peu orthodoxes par d'étonnantes tours de passe-passe, comme le coup du mouchoir plein de terre, l'auraient trouvé bien changé au début des années 60. Pas seulement parce qu'il avait beaucoup vieilli et beaucoup blanchi. À présent, il ne se précipitait plus dans les salles à la rencontre des étudiants et du grand public c'était devenu dangereux; les gens avaient appris à poser des questions gênantes... »

Les robes blanches. C'est la lecture d'une certaine époque qui nous appartient à tous et en même temps un des rares romans qui parvient à démontrer l'importance et les difficultés réelles d'une révolution politique qu'on veut réussir en URSS sans effusion de sang.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE BIOLOGIQUE ET LE SOCIAL
Nadia Khouri
Le Préambule
coll. « L'Univers des discours »
322 pages



Dans cet essai remarquablement documenté, l'auteur replace la controversée sociobiologie dans son contexte. Voici une partie de sa conclusion : «... les nouvelles thèses biodéterministes peuvent assurément compter sur un certain succès. Elles ont choisi à cet égard la voie de la moindre résistance. C'est celle qui offre la conviction que le monde est identique à la méthode, en évitant d'avoir à se demander si cette méthode ne serait peut-être rien d'autre que le reflet d'une expérience particulière d'un monde particulier. »

L'INCROYABLE HISTOIRE

de la lutte que quelques-unes ont menée pour obtenir le droit de vote pour toutes
Jocelyne Beaulieu, Josette Couillard, Madeleine Greffard et Luce Guilbeault
VLB éditeurs
64 pages

Cette pièce de théâtre au titre incroyablement long, aussi long peut-être que l'attente des Québécoises pour obtenir le droit de vote, fut écrit(e) pour célébrer ces femmes lucides et combatives qui, pendant plus de vingt ans, ont travaillé avec acharnement et ténacité pour éveiller les femmes à la conscience d'elles-mêmes et changer les conditions historiques et sociales de leur vie, malgré la résistance opiniâtre des pouvoirs politiques et religieux. »

LA CONDITION D'ARTISTE : UNE INJUSTICE

Jean-Guy Lacroix
coll.
« Études québécoises »
VLB éditeur
250 pages

Dans cette étude, le professeur de l'UQAM dévoile que « 64,4 % des artistes gagnent moins de 5000 \$ par année par la pratique de leur art et 78,7 % obtiennent moins de 10 000 \$ par année. En outre, seulement 9,7 % d'entre eux gagnent 25 000 \$ et plus par année, et ils ne sont que 2,8 % à gagner plus de 50 000 \$ ». À la lumière de ces chiffres inquiétants, Jean-Guy Lacroix pose une question : « Si, comme on l'admet généralement, le développement culturel et artistique est aussi nécessaire à la survie de la société québécoise, n'est-il pas socialement et culturellement imprudent de négliger les artistes, n'est-il pas inconsciemment de refuser de prendre socialement en charge l'amélioration véritable de leur situation sociale et économique, n'est-il par urgent que cesse l'exploitation des artistes ? »

LE SECOND ROULEAU

A.M. Klein
Boréal
218 pages
« On y trouve d'abord le récit d'une enquête, un roman policier si l'on veut bien élargir quelque peu le sens de cette expression, explique Robert Melançon. Le narrateur, dont on n'apprend jamais le nom, se met à la recherche d'un oncle qu'il n'a jamais rencontré, plus précisément jamais vu, pas même en photo. Cette recherche tourne à la poursuite, en Italie, à Casablanca, en Israël; toujours sur le point d'aboutir, elle est déjouée par le sort et sans cesse relancée jusqu'au dénouement dans les toutes dernières pages. » Il n'est pas inutile de savoir que A.M. Klein est considéré comme un des plus grands écrivains canadiens et qu'il a vécu à Montréal.

PARCOURS PIÉGÉS

Lise Harou
VLB
182 pages

Ce recueil de récits de l'auteur du remarquable *À propos de Maude* est placé sous le signe du cheminement puisque l'exergue se lit comme suit : « Pour tous ceux et celles qui ont accompli la traversée aveugle des limbes. » Il est constitué de huit textes regroupés en trois parties : une sorte d'introduction intitulée justement « Parcours piégés », une première partie nommée « Saisons confondues » et une deuxième appelée « Vers l'été ».

LE DOUBLE CONTE DE L'EXIL

Mona Latif Ghattas
Boréal
172 pages

« Ils se sont aimés jusqu'à la fonte des neiges. Jusqu'au dégel de la plus fine pellicule de glace sur la chaussée. Ils ont vu l'irruption des bourgeois au printemps et le vert somptueux des érables en été. Il a aimé ce pays comme on aime la femme qui vous sort de l'enfance. Absolument. Il a appris sa langue et lui a transmis des fragments de la sienne. Il venait de si loin. D'un monde si vieux que ses phonèmes résonnaient comme les oracles qui hantent nos imaginaires en perpétuel devenir. » C'est ainsi que s'ouvre ce récit aux accents poétiques de l'auteur de *Les voix du jour et de la nuit*.

LE TUEUR ET SON OMBRE

Herbert Lieberman
Seuil
418 pages

Une série de crimes abominables se succèdent à New York. L'assassin égorge sa victime après l'avoir violée et défigurée à coups de bottes et laisse des graffitis — parfois obscènes, parfois scientifiques — sur les murs. Les victimes présentent des marques de morsures sur les seins et sur l'intérieur des cuisses. Très vite, il apparaît que l'on a affaire à deux assassins, l'un « imitant » l'autre. C'est l'inspecteur Mooney qui mène l'enquête accompagné du Dr König, le médecin légiste shakespearien de *Nécropolis*.

Jean-Guy Lacroix
La condition d'artiste : une injustice
VLB éditeur



L'auteur qui jongle avec trois langages

TIRER LA LANGUE

Günter Grass
traduit de l'allemand
par Jean Amsler
Seuil, Paris, 1989, 251 p.

ODILE TREMBLAY

Au Bengale, tirer la langue est signe de honte. Sentiment corrosif s'il en fut, mais qui submergea le grand écrivain allemand Günter Grass lors de son passage sur les bords du Gange.

« Car l'Occident gavé a-t-il vraiment autre chose à offrir que sa honte au spectacle de Calcutta ? », demande-t-il en substance. La misère de cette ville, ses slums et ses mouroirs, hors de toute fiction romanesque, ont

ici inspiré à l'auteur du *Tambour* un ouvrage magnifique, intime et douloureux, *Tirer la langue*.

Tirer la langue relève du livre d'artiste. L'auteur y jongle avec trois langages : celui d'un écrivain, celui d'un peintre, celui d'un poète, comme s'il voulait crier une insupportable réalité sur tous les tons possibles.

« Des montagnes d'ordures festées d'hommes, de corneilles et de vautours. L'horizon droit devant : un quartier industriel, avec slums au premier plan. Et toujours des vaches couchées en travers de la circulation, posées à côté des dormeurs ou en dégradé comme un paysage de collines. » Günter Grass fait oeuvre de chroniqueur. Il se penche sur l'Inde et la décrit au quotidien, en voyeur, avec tant de minutie qu'il la ressuscite odorante et suffoquante ; s'attardant ici sur le bûcher crématore, là sur le rich shaw bondissant au milieu de la circulation, plus loin sur ces mouches vert sombre qui officient, telles des prêtresses, le petit déjeuner.

À côté de ce témoignage d'é-



crivain, il faut admirer les extraordinaires dessins à l'encre de l'auteur. Près d'une soixantaine d'illustrations pleine pages traduisant mieux que des mots l'ampleur du dénuement indien. Au milieu de nuées de corneilles et de rats, ses croquis perpétuent avec un réalisme, une force et un talent exceptionnels les silhouet-

tes décharnées et accroupies des presque morts-vivants qui l'entourent.

Et pour exprimer ces mêmes terribles visions dans une langue plus épurée encore, Günter Grass rédige un long poème à la gloire et à la honte de cette Inde contemporaine qu'il a un jour arpentée :

« On annonçait Kali Pujah.
Je vis
Calcutta venir vers nous.
Trois mille slums
habituellement clos sur
eux-mêmes, tapis derrière
des murs
on refoulés contre l'eau
putride des canaux,
débordaient, faisaient tache
d'huile, avaient pour
nouvelle lune la nuit et la
déesse
à leur côté. (...) »

Tirer la langue est un grand et bel ouvrage d'une rare qualité qui se lit, se contemple et se médite. Vendu 79,95 \$ en librairie, le volume peut être offert ou conservé à titre d'admirable pièce précieuse.

Accessible et insaisissable Lucia

PRINCESSE NON IDENTIFIÉE
Olivier Germain-Thomas
Flammarion

NAÏM KATTAN

Pour Olivier Germain-Thomas, le sacré n'est pas une simple tentation.

Déjà dans son précédent roman, *L'Amour est assez grand seigneur*, le sacré avait pour cadre le Brésil et pour cérémonie la macumba.

Venise est le lieu où se déroule l'action de son dernier roman *Princesse non identifiée*. Il ne

s'agit point d'un simple décor ni d'une scène même si la ville est on ne peut plus théâtrale. Venise est une présence éclatante, visible et en même temps souterraine. L'amour est le moteur et le fil conducteur.

Eric est le visiteur. Il cherche. Il est en quête. De quoi ? Il le sait obscurément. Il est à la poursuite de l'amour qui prend figure de Lucia. Elle est l'indigène. Elle incarne sa ville, elle la nie, cherche à en vivre l'histoire en rejetant les succédanés. Elle est accessible et insaisissable. Elle donne rendez-vous sans révéler le lieu. C'est qu'elle cherche elle aussi à déceler, dans l'amour, le divin et, dans la ville, la trace du sacré.

Déjà à son époque, Giordano Bruno a affirmé la rigueur de la quête et la nécessité d'un but, futur inatteignable. Chacun à sa manière, par la vertu de l'amour, par la présence de l'histoire et le surgissement d'une ville travestie et enfouie sous ses décors, cherche à toucher par le coeur, le corps et l'esprit, le divin. Leurs voies se croisent, leurs routes les unient et les séparent.

Roman dense, foisonnant qui dérange et invite le lecteur à se mettre en route pour trouver cette Venise ensevelie et nécessaire qu'il trouvera finalement, peut-être dans son esprit et dans son coeur.

GABRIELLE PROVENCHER, SUFFRAGETTE

RACHEL FONTAINE

D'après un texte de Lise payette

Une page de l'histoire des Québécoises habilement reconstituée à travers les yeux d'un personnage émouvant et attachant.

Quinze

RACHEL FONTAINE
GABRIELLE PROVENCHER, SUFFRAGETTE
ROMAN



15,95 \$

L le plaisir des
Livres

Du fois gras au foie maigre

JOSÉE BLANCHETTE

LE FOIE GRAS
Fabienne Labeyrie
Robert Laffont

Entièrement consacré au foie gras d'oie et de canard, cru, frais, mi-cuit ou en conserve, ce livre vous prépare à la crise de foie page par page, patiemment. Vous gaverez-vous de foie gras aux truffes sous les cendres, de lasagne de foie gras de canard aux truffes, de foie gras de canard confit poivre et sel, de pâté de pommes de terre au foie gras à l'ancienne ou encore de foie gras aux graines de cardamome ? 61 recettes à l'ancienne et 21 recettes originales illustrées d'appétissante manière complètent l'inventaire de tout ce qu'il faut savoir du foie gras quand on prétend être gens de goût ou gens de foie...

CUISINE ET VINS, L'ACCORD PARFAIT
Monique Pivot
et Antoine Zocchetto
Éditions Nathan

Voici un bouquin des plus intéressants pour qui voudrait se familiariser avec les mariages vins-mets, quoique tous les goûts soient dans la nature à ce sujet. Plus souples qu'autrefois, les mariages entre les vins et les nourritures dépendent tant de la nature des plats que des moyens dont vous disposez pour le rehausser. Le livre donne plusieurs exemples de plats classiques et des vins qui leurs conviendraient le mieux. On n'explique malheu-

reusement pas les principes sous-jacents aux accords, laissant le lecteur sur son appétit ou sa soif, c'est selon.

LE RHUM
Guy et Geneviève
Jacquemont
éditions Nathan

LES HAVANES
Alain Weill, éditions Nathan

Pour vieux routiers seulement ces deux livres de collection ont la saveur des jungles antillaises, des soirées tropicales à deviser au clair de lune, des vapeurs enivrantes de l'alcool tiède mêlées à celles, plus âpres, du cigare à l'oeil incandescent. Toute l'histoire du rhum agricole et industriel sans compter la géographie des rhums et les diverses routes empruntées par la boisson des joyeux marins font l'objet d'une étude dans ce livre de «table à café».

GRANDE ET PETITE HISTOIRE DES CUISINIERS DE L'ANTIQUITE À NOS JOURS

Maguelonne Toussaint-Samat
et Mathias Lair
Éditions Robert Laffont

Plutôt aride, ce dernier né de la collection Toussaint-Samat retrace l'histoire des cuisiniers les plus illustres qui ont d'une manière ou d'une autre influencé le cours de la gastronomie. On y apprend surtout à travers l'oeuvre de ces grands prêtres des fourneaux les coutumes alimentaires de l'époque tant chez les Grecs et chez les Romains, qu'à la Renais-

sance ou sous l'Ancien Régime.

LES FETES GOURMANDES
Elisabeth de Meurville
et Michel Creignou
éditions Nathan

Magnifique ouvrage à offrir à ceux qui possèdent déjà tout si ce n'est quelques onces de culture supplémentaires pour parfaire leur vernis, ces fêtes gourmandes décollent dans les bulles de champagne et atterrissent dans le chocolat. Entre ces deux continents du repas, le luxe s'étiole de chapitre en chapitre, du foie gras au saumon fumé, du caviar aux homards, des asperges aux truffes, du gibier rare aux fruits exotiques. Les recettes affichent des ingrédients tout aussi inaccessibles que coûteux et chaque thème est rehaussé d'explications indispensables quand il s'agit de brûler en société.

LES RECETTES DE LA FORME
Sarah Brown
Éditions Calmann-Lévy

Pour se remettre sur le sentier de la forme printanière, ce livre de cuisine végétarienne est des mieux illustrés et mis en pages. Très gais, appétissants, les menus font saliver et réfutent l'idée généralement répandue qu'un repas sans viande n'est pas un repas complet. Tarte saint-germain aux pois cassés, quiche au tofu, pâté d'okara, goulasch de haricots, caviar d'aubergines, tout y est pour composer des menus équilibrés, remplis de fibres et de vitamines essentielles.

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

AUBERGES ET RELAIS DE CAMPAGNE DU QUÉBEC

François Trépanier
Éditions du Jour
Montréal 1990, 237 pages

Sélectionnées par l'auteur — chroniqueur de voyages à *La Presse* —, une centaine d'auberges disséminées aux quatre coins de la province qui se distinguent par la chaleur de leur accueil, la qualité de leur table et de leur hébergement et/ou la beauté de leur site. Il y en a pour tous les goûts et toutes les bourses. D'ailleurs, signale l'auteur, «les prix (dans les auberges du Québec) sont en général fort raisonnables».

GUIDE DEBEUR «LES VINS»
en collaboration
Éditions Thierry Debeur
Brossard 1990, 142 pages

Domage. Que voilà un ouvrage bâclé... Bourré de lourdeurs, mal écrit quand le style n'est pas carrément empesé, l'ensemble aurait gagné à être au bas mot deux fois plus ramassé. Pas que les commentaires de l'équipe de cinq dégustateurs ne soient pas fiables; juste que leurs trop peu nombreuses recensions de vins doivent coexister avec des conseils pratiques très discutables et des citations ronflantes du genre : «Le vin, personnage vi-



avant, accompagne la destinée de l'homme depuis les dieux de l'Olympe, à qui Ganymède...

LE MONTRÉAL DES ENFANTS
Christine Durocher
Éditions Stanké
Montréal, 1989, 312 pages

Un «guide pour parents branchés» et un «remède efficace contre l'ennui des enfants et le souci des parents». Activités culturelles, nature en ville, promenades, garderies et écoles spéciales, camps d'été, jeux et loisirs, excursions; on y retrouve même un topo sur «Frontier Town» pourtant situé dans l'État de New York. Description sommaire de l'activité, adresse, téléphone, heures d'affaires, souvent le prix d'entrée s'il y a lieu,

difficile d'en demander plus. Il y a aussi quelques notes plus sérieuses, comme les coordonnées du centre antipoison et de l'Ordre des dentistes.

COMMENT FAIRE DE L'ARGENT EN RÉVEILLANT VOTRE SENS DES AFFAIRES

Charles-Albert Poissant
Éditions Frémontel
/Publications Golden Globe
Montréal, 1990, 302 pages

Hum... Une autre recette du bonheur. Préface du milliardaire Robert Maxwell, présentation de Pierre Péladeau et biographie, ensuite, de 10 hommes riches: Henry Ford, Ray «Hamburger» Kroc, Jean-Paul Getty, Aristote Onassis, Soïchoro «Yamamoto» Honda, John D. Rockefeller, etc. Dixit M. Kroc: «Je crois en Dieu, dans la famille et en McDonald, et au bureau cet ordre est renversé.» Onassis et Getty s'entendent quant à eux pour dire qu'un homme est vraiment riche lorsqu'on ne peut évaluer avec précision sa fortune. Édifiant.

COMMENT ÇA MARCHÉ
David Macaulay
Larousse
Paris 1990, 383 pages

Un album très coloré, qui se propose d'illustrer avec humour le fonctionnement de nombreux appareils comme les perceuses, parcomètres, sous-marins, tondeuses, fusées, scanographe et trompettes. Un livre destiné à toute la famille. Sauf que, à moins d'être personnellement un cas-problème, ce n'est pas toujours évident comment ça marche...

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

LE COCHON

Texte de Laurence Pastiaux
Illustré par Ruth Imhoff
Éditions Épigones
Paris, 1989

Depuis que le gai savoir a déridé les documentaires, tout est permis, rires compris. Sur un texte simple, clair et instructif, la collection «la ferme fantastique» propose des images parfaitement bouffonnes où les mots sont peints au pied de la lettre. Pour enseigner aux enfants que «le porc domestique est de la même famille que le sanglier qui est son cousin sauvage», l'illustrateur a dessiné un mariage de cochons à vec robes longues et smoking, bouquetières, petits pages et nombreux invités, sans oublier les oncles sangliers.

LE PRINCE FERDINAND

Texte de Burny Bos
Illustré par Hans de Beer
Éditions Nord-Sud, 1990

Le prince Ferdinand n'a de royal que ses rêves. Parce que sa mère l'appelle «mon petit prince», il jure n'être grenouille qu'en apparence et rêve à la belle princesse qui l'attend dans un château tout là-haut dans les montagnes. Pour fuir les railleries de ses camarades, Ferdinand part en auto à pédales à la recherche de sa princesse. En route, il perd quelques illusions mais gagne l'amitié d'Henriette, une ravissante cigogne. Un conte initiatique tout à fait charmant sur des images toujours éloquentes pétries d'humour, de fantaisie et de tendresse.

UN APPEL DANS LA NUIT

Texte de Jane Yolen
Illustré par John Schoenherr
Flammarion
Coll. «Père Castor»
Paris, 1989

Une enfant raconte son escapade nocturne avec son père, dans le bleu glacial d'une nuit d'hiver, à la recherche du grand duc. Elle décrit, dans une langue poétique et feutrée, le silence complice, l'immobilité imposante, l'espoir entre les appels, la neige «plus blanche que du lait dans un bol» et enfin, au coin d'un soupir, l'ombre de l'oiseau magnifique et son grand cri crevant le ciel dans un froissement d'ailes. «Quand on va à la recherche du grand duc, on n'a pas besoin de mots, ni de

chaleur, rien d'autre que d'espoir. C'est ce que dit papa. D'un espoir qui vole sur des ailes silencieuses, dans la lumière toute brillante de la bonne vieille lune». Ainsi se termine le récit qui sonde des espaces beaucoup plus vastes que cette seule nuit d'hiver.

LES LOCOMOTIVES À VAPEUR

Texte de Alan Whitehouse
Illustré par Bryan Bartie
et Bryan Watson
Conception et animation
de Keith Moseley
Éditions Ouest-France
Paris, 1989

Engins et wagons surgissent hors des pages en trois dimensions et parfois même leurs roues tournent pour donner vie à ce documentaire en relief sur les locomotives à vapeur, ces fabuleuses créatures qui soufflent, halètent, grondent et hoquentent. Un voyage à travers le temps et autour du monde, de la Locomotion construite en Angleterre en 1825 à la S9 Prussienne née au début de ce siècle en passant par la glorieuse Séminole de l'Union Pacifique et l'élégante Caledonian filant la nuit entre Londres et Édimbourg à la fin du dernier siècle. Un luxueux album garni de modèles sculptés en papier pour percer le secret de ces fascinantes machines.

OÙ SONT PASSÉS LES DINOSAURES ?

Sylvie Desrosiers
La courte échelle
Coll. «roman jeunesse»
Montréal, 1990, 91 pages

La mode est aux suites. Sylvie Desrosiers livre ici la quatrième aventure de sa série Notdog, réunissant un troupeau d'enfants détectives autour du chien le plus laid en ville. Du Enid Blyton québécois, en plus drôle et en moins bourgeois, où on ne lésine pas sur le vraisemblable: l'enquête ahurissante touche rien de moins qu'un oeuf de dinosaure disparu (l'oeuf, pas le dinosaure). L'écriture souple et vive ne s'entortille jamais dans des longueurs agaçantes; on embarque en troisième vitesse à la première page et pas question de rétrograder avant le point final.

LES FLÈCHES DE SILENCE

Alain Surget
Éditions Gallimard
Coll. «folio junior»

Paris, 1989, 151 pages

Alain Surget entraîne les jeunes lecteurs assoiffés d'aventures et d'exotisme dans un royaume fantastique à la frontière du monde des hommes et des divinités, dans un pays où le soleil meurt tous les jours et les lendemains sont tirés par le char de la lune. Un monde où Teutatès, le grand cornu, veille sur les destinées. Le jeune Rûn, fils de Gor, mène son peuple vers la terre promise où l'on peut espérer le silence des flèches. Un périple où le courage et l'espoir dominent le hurlement des loups et le sifflement des flèches. Le livre a reçu le Grand prix du livre pour la jeunesse.

LE CRIME DE L'ENCHANTERESSE

Francine Pelletier
Éditions Paulines
Coll. «jeunesse pop»
Montréal, 1989, 114 pages

La force de ce roman tient plus à l'imagerie qu'à l'énigme. Ici, la science-fiction assume pleinement son rôle d'inventrice d'univers. Une enfant cantatrice aux pouvoirs d'enchantedresse poursuit sa tournée à bord d'une maison volante sur fond de meurtre et d'oiseaux affolés. Un roman où, comme dans la vraie vie, l'innocence a un goût doux-amer.

FLASH SUR UN DESTIN

Marie-Andrée Clermont
Pierre Tisseyre
Coll. «Conquêtes»
Montréal, 1990, 283 pages

À lire d'abord parce que 28 étudiantes de secondaire V à l'école Antoine-Brossard — celle-là même où on désamorce des bombes — ont signé le texte avec l'aide de l'écrivaine Marie-Andrée Clermont. Non seulement peut-on parler d'un récit bien ficelé dans le sens où ça bouge et ça saute et la tension n'est pas rompue mais voici un roman qui raconte les rêves et les fantasmes, les valeurs et les espoirs des adolescentes d'ici et d'aujourd'hui. À ceux qui se demandent à quoi tout cela peut ressembler, la réponse est claire: un roman Harlequin où, à la manière des livres dont vous êtes le héros, chaque lecteur peut choisir le dénouement qui lui convient. Plus idéaliste, tu meurs! Un de ces rares romans écrits par des jeunes pour des jeunes qui risque de faire un malheur.

DES LIVRES À DÉCOUVRIR...

John HILLIKER
Le ministère des Affaires extérieures du Canada

Volume I
Les années de formation, 1909-1946

L'histoire officielle du ministère des Affaires extérieures, depuis sa création en 1909 jusqu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. En exposant le développement du ministère et son fonctionnement, cet ouvrage met en lumière le processus d'élaboration des politiques. Tous ceux et celles qui veulent approfondir leurs connaissances en matière de relations internationales et d'administration publique y verront un outil intéressant. **502 pages, 19,95 \$** (Également publié en langue anglaise par McGill-Queen's University Press).



Les institutions québécoises
Leur rôle, leur avenir

sous la direction de Vincent Lemieux
Dix-neuf études sur l'Église, la famille, l'éducation, la coopération, l'entreprise, le syndicalisme, le droit, l'État, la santé et les services sociaux. Les auteurs, tous éminents spécialistes, analysent ces institutions, expriment des inquiétudes, soulèvent des problèmes, mettent en lumière les aspects positifs, formulent des souhaits, proposent des solutions et des orientations nouvelles. **342 pages, 29 \$.**

BON DE COMMANDE Date _____ Paiement ci-joint (chèque ou mandat) \$ _____

Veuillez m'envoyer le(s) ouvrage(s) suivant(s) : MASTER CARD n° _____ VISA n° _____

_____ exemplaire(s) LE MINISTÈRE DES Affaires extérieures à 19,95 \$ chacun. Date d'expiration de ma carte de crédit _____ Tél. _____

_____ exemplaire(s) LES INSTITUTIONS QUÉBÉCOISES à 29 \$ chacun. Signature _____

Nom (en majuscules) _____

Adresse _____

En vente
chez votre libraire
ou
chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

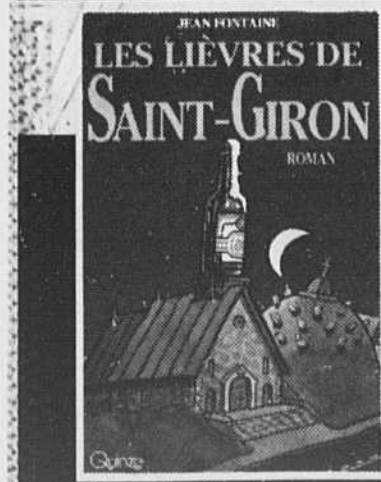
Avenue de la médecine, Cité universitaire
Sainte-Foy G1K 7P4 ☎ 418 656 5106

LES LIÈVRES DE SAINT-GIRON

PRIX ROBERT-CLICHE 1990

JEAN FONTAINE
Une chronique fantaisiste où défile un cortège de personnages vivants et burlesques.

Quinze



15,95 \$

L'Évangile de l'édition selon Bernard Grasset



Yves DUBÉ
Les carnets

À la toute fin de sa carrière et de sa vie, quand le temps fut arrivé de faire le fatal bilan, Bernard Grasset, écrivain, voulut terminer l'inlassable et passionné compte-rendu de son existence — en même temps plaidoyer superbe et remise en question de toutes les interrogations indissolubles — dans un essai intitulé : *L'Évangile de l'édition selon Peguy*. Huit ans après la publication de *La Difficulté d'Être*, merveilleux poème-manifeste de son ami Jean Cocteau, il voulut indiquer, selon ses habitudes qui ne craignaient ni la fulgurance, ni la démesure, la conjoncture sacrée — je ne vois pas d'autres termes valables en l'occurrence — entre les aléas de sa vie d'édi-

teur-écrivain et la perpétuelle souffrance de l'être hypersensible qu'il était — toujours à l'affût du plaisir de vivre mais sans cesse encombré et même enténébré par la présence de la mort.

Il serait sans doute indiqué d'inscrire, avant tout autre commentaire, que Bernard Grasset but beaucoup plus qu'un grand maître de l'édition en France durant toute la première moitié du XXe siècle. Aux yeux de ses collègues américains du *New York Times* de l'époque, il en fut même le plus grand. En tout état de cause, il en fut une des principales inspirations, un des moteurs les plus prestigieux, une des incarnations les plus totalement engagées. Seul Gaston Gallimard pouvait rivaliser avec lui, mais cette rivalité dmeurait toute formelle puisque les deux hommes, passionnés du même métier, se vouaient une amitié réciproque. Cette cordiale rivalité leur permettait, tout en envisageant leur rôle de façon bien différente, de servir leurs écri-

vains et leurs oeuvres. Ainsi, ils pouvaient participer à l'intensité d'une vie littéraire en ébullition, à l'évolution des idées, des mouvements politiques, des événements sociaux, lesquels, selon les tendances amorcées depuis la fin de la première guerre, devenaient de plus en plus mondiaux.

Si Bernard Grasset, si traditionnellement entaché de Montaigne, décide, au moment terminal de son périple, de rendre hommage à Peguy et de titrer son livre *L'Évangile de l'édition selon Peguy*, c'est qu'il veut marquer sa ferme volonté de sacrifier le rôle de l'éditeur en faisant de ce dernier un lieu moral de préceptes et un dépositaire d'absolu, comme s'était présenté à lui le célèbre pèlerin de Chartres.

D'ailleurs même, aujourd'hui, quand on pense à Charles Peguy, c'est toujours avec une certaine émotion qui tient du mysticisme et du merveilleux, qu'on ait conservé ou non des pratiques religieuses.

Mais, si nous connaissons Peguy, c'est à cause des *Cahiers de la quinzaine*, dans lesquels il publia ses grandes oeuvres, c'est à cause de sa profession d'éditeur qu'il exerça avec une si farouche passion qu'elle prima sur tous les autres éléments de sa vie. Pour Bernard Grasset comme pour Peguy, l'édition est donc, non seulement une raison d'être, mais aussi et surtout une obligation d'excellence.

Jean Bothorel vient de publier *Bernard Grasset — Vie et passions d'un éditeur*. Après le très beau livre de Pierre Assouline sur Gaston Gallimard (publié en 1984), c'est le témoignage le plus révélateur et le plus vivant qu'il nous ait été donné de lire sur la vie littéraire de l'époque, sur le métier d'éditeur et sur les motivations les plus secrètes qui ont amené ces deux hommes — Gaston Gallimard et Bernard Grasset — à se précipiter à l'avant-scène de toutes les activités littéraires pour en assurer la survivance. La persévérante mégalomanie de Gallimard et les continuelles excentricités de Bernard Grasset se complètent pour nous donner une image aussi exacte qu'exaltante de ce qu'est un éditeur. Est-il absolument nécessaire d'être fou pour faire ce

métier ? Il semble que les grands exemples des deux derniers siècles, des frères Lévy jusqu'à Vladimir Dimitrijevic, en passant par Gaston Gallimard, Bernard Grasset, Edmond Buchet, Éric Losfeld, Robert Laffont — pour ne nommer que les principaux qui ont consigné leurs remarques dans des livres qui sont de véritables professions de foi — nous permettent de conclure qu'une certaine dose d'une admirable folie les anime tous. Cette folie, si elle n'est pas allergique à l'argent, du moins traite-t-elle des pouvoirs financiers avec un certain dédain et même souvent un souverain mépris.

(À cette règle, les frères Lévy font peut-être exception mais, pour le comprendre, il faudrait revenir sur des circonstances assez spéciales qui entouraient leur action. On leur doit quand même l'édition de la majorité des grands créateurs du XIXe siècle)

Les éditeurs se doivent d'être d'abord et avant tout des animateurs culturels de premier plan. En dénichant le talent d'écrire partout où il existe, en appuyant matériellement et moralement des créateurs qui toujours comptent sur eux — et cela beaucoup plus qu'on pense —, en inventant des moyens de propager les oeuvres de ces derniers, en marquant leur époque de leur empreinte (chaque biographe d'éditeur note combien de millions de fois a pu être imprimé le nom de l'éditeur sur ses livres), ils n'ont de vie propre et personnelle que celle que leur profession leur permet. Ils sont aussi liés à leurs livres que les parents à leurs enfants. Ils sont inféodés à l'aventure culturelle de leur peuple, il y sont soudés de telle sorte qu'on ne peut départager l'un de l'autre...

Tout cela est particulièrement vérifiable chez Bernard Grasset qui, par surcroît, eut la coquetterie de se transformer en écrivain. Après avoir affirmé, ce qui est valable pour tant d'éditeurs : « J'en voulais à tous ceux qui refusaient de comprendre que l'édition était ma façon d'écrire », il alla plus loin, il multiplia ses préfaces, ses lettres aux auteurs, ses commentaires, il publia une dizaine d'ouvrages dont les trois

premiers chez son ami Gaston Gallimard !

Pendant qu'il se morfondait comme un véritable halluciné, souffrant d'angoisses épaisses comme des nuits de brume et quêtant une heure de survie, un instant de plaisir, Bernard Grasset travaillait à immortaliser les plus illustres de ses contemporains. Ses deux livres à succès en main comme de véritables fétiches (*Maria Chapdelaine* et *Le diable au corps*), il livrait une bataille pour la gloire des Morand, Mauriac, Montherlant, Maurois, Cocteau et combien d'autres.

Il était envoûté par le désir de découvrir de nouveaux auteurs, de débusquer de nouveaux talents. Quand un beau livre le grisait, il le portait aux nues, ne reculant devant aucun obstacle pour le coiffer des lauriers du triomphe.

Le livre de Bothorel nous rappelle toutes ces réalités et beaucoup d'autres. Il allie l'art de la précision et la magie de l'adhé-

sion qu'on ressent si rapidement envers celui qui est le sujet d'une pareille recherche. Il n'est jamais complaisant : on a effectivement droit aux confidences qui ne révèlent pas que les qualités de Grasset, mais aussi ses faiblesses, ses défauts. Cela ne change rien à l'immense admiration qui nous emporte d'emblée devant l'éditeur-écrivain qu'était Bernard Grasset.

Je termine avec la désagréable impression de n'avoir su dire ni l'éternelle gratitude que m'inspire Bernard Grasset, ni l'enthousiasme sans cesse grandissante que je ressens envers le modèle professionnel qu'il représente, ni surtout les connivences viscérales entre lui et moi devant les problèmes d'existence auxquels nous sommes tous fatalement confrontés.

BERNARD GRASSET
Vie et passions d'un éditeur
Jean Bothorel
Grasset, Paris
1989, 499 pages

L'amour de Mère Teresa

L'AMOUR
Mère Teresa
Éditions du Roseau, 255 p.

MARIE LAURIER

Qui mieux que la célèbre Mère Teresa peut parler de l'amour, elle qui consacre sa vie à le vivre et à en témoigner ?

Un fruit toujours de saison, nous apprend-elle en nous faisant part de ses réflexions sur ses propres élans d'amour, elle qui en a tant besoin pour servir les pauvres, les humbles, les plus démunis. En s'inspirant du calendrier liturgique et de ses grandes manifestations de foi — l'Avent, Noël, Pâques, La Pentecôte, le Carême, l'Épiphanie — elle commente brièvement les faits de sa vie quotidienne et de service en se rappelant sans cesse qui, comment et quoi aimer. Pas seulement Dieu, son maître et son inspirateur, mais aussi les êtres et les choses.

La petite religieuse n'est pas qu'une mystique, elle sait aussi que la prière, la vie intérieure, la méditation sont des valeurs profondes qui interpellent toute la personne autant dans les gestes machinaux que dans les élans de l'âme.

Les surprises de l'étymologie

CES MOTS QUI ONT PERDU LEUR LATIN
Roland Éluerd
Belfond, Paris 1989, 187 pages

MARIE-ÉVA DE VILLERS

L'amusante histoire de ces mots qui ont perdu leur latin (ou leur grec, leur arabe, leur espagnol), évoquée par Roland Éluerd dans ce petit dictionnaire étymologique, qui vient de paraître chez Belfond, est un antidote succulent à l'ennui.

Si l'auteur s'attache à tracer l'origine des mots, à décrire leur évolution, il ponctue fréquemment ses brèves analyses de réflexions cyniques ou de commentaires savoureux, voire épicuriens.

chandail — Diminutif de (marchand d'ail, nom donné au tricoteur qui portait à la fin du XIXe les vendeurs de légumes des Halles de Paris dont le traditionnel était : « Chand d'ail ! Chand d'ail ! » Les Anglais portent des sweaters parce qu'ils n'aiment pas l'ail.

parasite — Emprunt (XVIIe) du latin *parasitos*, de *sitos*, « nourriture », parce que le parasitisme était un citoyen nourri par l'État. (...)

Avertissement : Le premier qui rapproche *parasite* et *fonctionnaire* aura affaire à moi. L'étymologie a quand même ses limites !

ramper — Du francique *hrampon*, « grimper avec des griffes ». Le premier sens de ramper fut « grimper » (XIIe). Le sens actuel « avancer en se traînant sur le ventre » date du XVIe. Mais il y a toujours des gens qui rampent pour mieux grimper.

Fidèle à l'enseignement de Rabelais, qu'il cite souvent pour notre plus grand plaisir, Roland Éluerd croit qu'un dictionnaire étymologique est un ouvrage sérieux qui ne doit pas se prendre au sérieux parce que l'étymologie est au mot ce que le rire est à l'homme : son sens propre !

Deuxième titre de la collection *La vie des mots*, après *Le Sexe des mots*, publié récemment par Marina Yaguello, cet ouvrage s'inscrit bien dans le prolongement du premier : même ton léger, sympathique où l'humour de l'auteur vient alléger le propos scientifique toujours intéressant et bien documenté. Qu'on en juge par ces quelques exemples :

amiral — De l'arabe *amir*. (...) Le sens « commandant d'une force navale » date du XIe siècle. N'en déduisez pas qu'un vice-amiral est un émir inféquentable.

apéritif — (...) Emprunt (XIVe) du latin médiéval *aperitivus*, l'adjectif *aperitif* a long-

temps appartenu au vocabulaire de la médecine. (...)

Remarque : Étymologiquement, les apéritifs devraient être remboursés par la Sécurité sociale comme les médicaments. D'autant plus qu'on trouve déjà sur les deux une vignette et la même formule : Consommer avec modération.

apogée — Au XVIIe siècle comme aujourd'hui, le nom *apogée* appartient d'abord au vocabulaire de l'astronomie. Emprunté au grec *apogeios*, « loin de la terre », il désigne le point où la Lune est à sa plus grande distance de la Terre (contraire : *périgée*). Le sens figuré apparaît au XVIIe pour désigner « le point le plus élevé », « le plus haut degré de ».

Tous les hommes politiques devraient réfléchir à ces deux sens d'*apogée*. Quand ils sont à l'apogée de leur pouvoir, ne risquent-ils pas aussi d'être plus éloignés que jamais de leurs électeurs ?

panique — Étymologiquement, une *terreur panique* (XVIIe), du grec *panikos*, c'est une terreur causée par le dieu Pan dont la plaisanterie préférée consistait à apparaître la nuit au détour des sentiers pour effrayer gens et bêtes.

Contrairement au classique *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg, *Ces mots qui ont perdu leur latin* ne saurait tenir lieu véritablement d'ouvrages de référence, non parce que l'origine des mots retenus n'est pas citée exactement, mais plutôt en raison de la nomenclature relativement limitée du recueil (environ 400 mots). Toutefois, ce document constitue une excellente initiation à l'étymologie.

Si l'histoire des mots vous passionne, il vous faut partir avec Roland Éluerd à la recherche plaisante de ces vocables familiers qui ont perdu leur latin. NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du DEVOIR, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

MIMI, PAUL & CHABICHOU

Une magnifique collection d'albums de lecture en format géant et régulier
Par Nicole Girard et Paul Danheux
Illustrés par Michel Bisson

Les chansons
MIMI, PAUL & CHABICHOU
Une cassette de dix chansons inspirées des albums accompagnées de la scénarisation des histoires

Interprétées par Henri Bergeron
Christine Lamer
Charles Prévost
et un chœur d'enfants

Albums géants : 24,95\$
Albums réguliers : 6,95\$

12,95\$

En vente chez votre librairie

mondia 1977, boul. Industriel Laval (Québec) H7S 1P6 ☎ (514) 667-9221

ROBERT RICHARD

Le corps logique de la fiction
Le code romanesque chez Hubert Aquin

138 p. - 16,95\$

ESSAIS LITTÉRAIRES L'HEXAGONE

ROBERT RICHARD

LE CORPS LOGIQUE DE LA FICTION

LE CODE ROMANESQUE CHEZ HUBERT AQUIN

- Une nouvelle lecture de l'oeuvre d'Hubert Aquin qui nous révèle une véritable éthique du roman.
- Robert Richard reconstruit le code romanesque, secret et hautement baroque, par lequel Aquin a mis en jeu le contexte québécois à travers l'ultime destin du récit occidental.

ESSAI

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ESSAI

